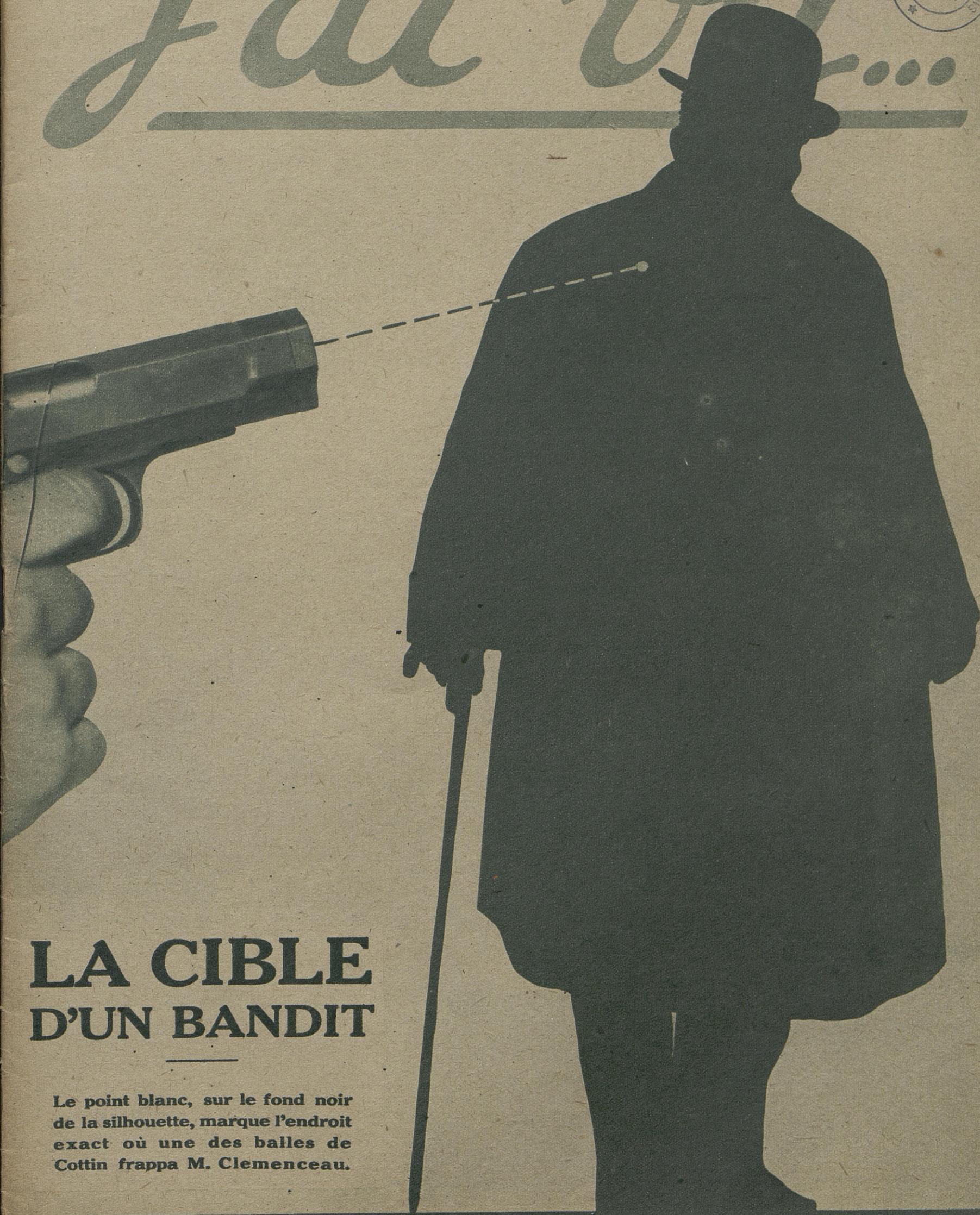




J'ai vu...



LA CIBLE D'UN BANDIT

Le point blanc, sur le fond noir
de la silhouette, marque l'endroit
exact où une des balles de
Cottin frappa M. Clemenceau.

POP 44

Les livres qu'il faut lire :

ROLAND GARROS, VERTUEUX DE L'AVIATION. par JACQUES MORTANE (Collection : « Les Héros de l'Air » — L'Édition française illustrée, éditeur.)

Garros est tombé dans les premiers jours d'octobre 1918. Les journaux, reflétant les beaux, les légitimes espoirs que nous donnaient les succès de nos soldats, eurent trop peu de place pour saluer, comme il méritait de l'être, le héros disparu, pour rappeler cette carrière, magnifique exemple. La lacune, involontairement laissée par la presse, est comblée aujourd'hui.

M. Jacques Mortane (l'excellent chroniqueur sportif, le défenseur infatigable des traditions et des audaces de l'aéronautique, l'historien si documenté, est trop connu, pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses ouvrages antérieurs), vient de publier le *Roland Garros* que nous attendions, que devaient lui dicter ses souvenirs d'amitié. Grâce au rédacteur en chef de la *Guerre Aérienne*, le premier vainqueur de la Méditerranée est évoqué dans son œuvre de paix, aussi bien que dans ses exploits de combattant. Après l'étude de la jeunesse et des débuts du pilote, M. Jacques Mortane, nous décrit l'âpre lutte que soutint Garros contre les difficultés liminaires et le mauvais sort. Voici, rendus vivants par de très curieux détails, l'historique des premiers concours, le récit de la première victoire aérienne. Puis, l'exploit du 23 septembre 1913. Enfin, la glorieuse table que Garros ajouta aux fastes de la grande guerre, ses souffrances de captif, son évasion, le retour au front, — et la mort.

Les plus intéressantes parties du livre sont celle qui a trait à la fameuse découverte de Garros : le tir à travers l'hélice, et celle qui reproduit fidèlement les théories de ce maître sur les possibilités de l'aviation, la conduite d'un aéroplane, ses conseils pour le vol d'aérodrome et les voyages, ses prescriptions en cas de panne. Le chapitre qui suit ces théories, développées avec une grande clarté, aborde le principal souci de Garros : la création d'un Conservatoire National d'Aviation. Il dit de quelle manière l'initiateur entendait que son désir fût réalisé. Ce qui frappe surtout dans les exposés de Garros, c'est le soin qu'il entend apporter à l'éducation psychologique du pilote. Par sa conscience du rôle important que joue le moral, par la hauteur de son idéal, Roland Garros, le virtuose, prouve qu'être un sportsman et un héros ne dispense pas d'être un homme.

QUELQUES GRANDS DUELS AÉRIENS. par le sous-lieutenant VIALLET et JACQUES MORTANE. — (Un album avec 32 dessins explicatifs du sous-lieutenant VIALLET. — L'Édition française illustrée, éditeur.)

Des faits d'armes de la guerre, il n'en est point qui aient soulevé autant d'enthousiasme que les combats aériens. C'est que nuls n'ont exigé une plus dure tension de l'énergie, un courage aussi réfléchi, une spontanéité aussi habile. Imaginer ces luttes semble malaisé ; se les représenter en toutes leurs phases angoissantes est plus difficile encore. Et l'on ne peut demander aux photographes, à l'image animée, les documents qui ont permis d'évoquer les autres aspects de la bataille.

Voici un album joliment édité où, grâce aux dessins de l'un de nos as, on pourra désormais reconstituer les tournois où vainquirent Guynemer, Fonck, Nungesser, Madon, Coiffard, Boyau et tant d'autres pilotes de grande classe. Le sous-lieutenant Viallet a réussi le meilleur commentaire. Et, en face de ces illustrations — le mot prend ici son sens élevé en même temps que sa signification pratique — nos chasseurs ont, eux-mêmes, conté leurs exploits. Certains sont légendaires (et l'on est étonné de voir de quelle beauté les rehausse cette présentation). Tous méritent de le devenir, aussi bien par les miracles de bravoure qu'ils ont réalisés que par la bonhomie, la modestie de leurs narrateurs.

En réunissant ces *Grands duels aériens*, on

n'a pas oublié ceux qui déduisent le caractère de l'écriture. Sous chaque témoignage, la signature du vainqueur est reproduite. Presque tous ces paragraphes sont ascendants, ce qui donnerait raison aux spécialistes, s'il était besoin d'un autre signe de confiance chez ces vaillants, ces hommes qui n'ont pas arraché l'ennemi de notre sol, mais qui l'ont poursuivi.

*Entre le ciel où sont les âmes
Et la terre où sont les tombeaux.*

BOUILLOTTE ET JÉRÉMIE. par M. ALBERT JEAN. — (1 volume in-18 Jésus. — La Renaissance du Livre.)

Bouillotte et Jérémie n'est pas, comme on serait tenté de le croire, l'histoire de deux vieux messieurs ennuyeux. C'est le roman de deux amusantes petites femmes. Une actrice de cinéma, Bouillotte, tombe à l'eau en « tournant un film ». Elle est repêchée par l'ami de la brune Jérémie, M. d'Hogimont. Ce dernier gardera jusqu'au bout son rôle de vieillard *ex machina*. Il tirera son portefeuille pour que le commis pharmacien rende à son patron une somme volée. Puis, prêtera sa maîtresse au jeune potard indélicat afin que ce jouvenceau soit initié à l'amour. On n'est pas plus gentil !

Flâneries à travers Paris et la campagne, journées et soirs de saison thermale, plaisirs furtifs, vie de casino et d'auberge, boutades de Bouillotte, aphorismes de M. d'Hogimont, tout cela compose une histoire agréable, légère, pleine d'alacrité, parfois trop superficielle. Si l'on y trouve du déjà lu, on y découvre, par compensation, de jolies remarques, des détails séduisants et nouveaux.

LA RUSSIE ROUGE. par GABRIEL DOMERGUE. — (1 volume in-16. — Perrin et Cie, éditeurs.)

Ce livre est l'histoire de la Russie, histoire générale et anecdotique, depuis le début de la révolution russe jusqu'au traité de Brest-Litovsk.

« Pour faire comprendre la portée des événements dont j'ai été le témoin attristé, et surtout pour en expliquer les raisons déterminantes, écrit l'auteur, il importait de faire connaître l'âme slave, la mentalité russe, il était nécessaire, en un mot, d'analyser le caractère et l'état d'esprit de cette race disparate, complexe, fruste, impulsive, composée d'éléments étranges, mi-asiatique, mi-européenne, sans culture propre, intéressante par bien des côtés et aussi profondément inquiétante, parce que, jusqu'à présent, restée en dehors de toute civilisation moderne, écrasée sous le poids d'une tyrannie déprimante et, par suite, ivre de liberté et d'émancipation désordonnée. »

Cette tâche, M. Gabriel Domergue s'est efforcé de la remplir impartialement. Son rapport éclairera un grand nombre de points demeurés obscurs et restera comme un des plus curieux examens de la mystique révolutionnaire.

VALENTIN. par EMILE HENRIOT. — (1 volume, collection du Roman « Littéraire ». — Albin Michel, éditeur.)

Prendre un conflit de tous les jours, de presque toutes les vies, en renouveler les aspects, en rénover le tragique, ce projet qui doit montrer la puissance à recréer, séduit les romanciers sincères. M. Emile Henriot, qui nous a déjà donné un beau livre : *L'instant et le souvenir*, tente l'épreuve.

Valentin Desombre conte comment, devenu l'ami de Jérôme de Groues, il aime la maîtresse de celui-ci, Madame de P..., et en fut aimé. Sujet simple, banal en soi. Or, *Valentin* nous apparaît comme l'une des œuvres les plus originales de ces dernières années. Sobrement, exactement écrite, elle ne rappelle aucun des livres qui ont enrichi ce thème, cette lutte

*Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.*

de l'amour et de l'amitié. Ce roman de clairvoyance et de délicatesse, prenant, nuancé, où il n'y a rien que de profondément humain, mais où ne se lit pas la moindre vilénie, montre à quelle inextricable situation « l'incapacité de sortir d'eux-mêmes et la terreur de faire du mal » peut amener certains êtres. Il contient une observation de l'amour naissant, qui est bien l'une des plus émouvantes, des plus habiles que l'on ait pu consigner.

LES CAPTIFS. par le capitaine R. CHRISTIAN FROGÉ. — (Un volume in-12. — Berger-Levrault, éditeur.)

En épigraphe, ces vers de Leconte de Lisle :
Taisez-vous, cris d'angoisse et sanglots de douleur,
O vengeance sacrée épanouis ta fleur
Grince des dents, ô Haine !

préparent à se laisser guider par la passion de ce réquisitoire à travers les souffrances des geôles de Wesel, de Zwickau, de Torgau, de Zorndorf, et les passionnantes notes d'évasion du capitaine Bollack qui terminent le volume. M. Christian Frogé a vu la bassesse allemande, connu les raffinements de cruauté qu'elle inventa, et la dénonce en des pages qui saisissent. Quand on établira les responsabilités individuelles, son livre pourra contribuer au châtement. Il désigne deux bourreaux : le major Ramminger et le lieutenant Thile, deux noms à ajouter à la liste des tortionnaires, de ceux qui, parmi leurs victimes, — vous le direz, vous aussi, mon cher Mario Meunier dans ce livre que nous attendons, — semblent avoir particulièrement visé les intellectuels et les artistes français.

LE " DOGME " TRANSFORMISTE. par le professeur GRASSET. — (Un volume in-18 Jésus. Bibliothèque internationale de critique. — La Renaissance du Livre, éditeur.)

Une initiation au jargon philosophique n'est pas nécessaire pour suivre le professeur Grasset. La lecture de la préface qui est claire, excellente (et que l'on ne peut négliger avant d'aborder une étude de cette importance) prépare le lecteur à pénétrer au cœur du problème, problème si vaste qu'il dépasserait les limites de ces notes.

LA PSYCHOLOGIE DE STENDHAL. par Henri DELACROIX. — (Un volume in-8°. — Félix Alcan éditeur.)

M. Henri Delacroix prévient les stendhaliens qu'il n'a pas grand chose à leur apprendre sur leur maître, et qu'il a voulu simplement marquer la place du grenoblois dans une histoire de la psychologie française au XIX^e siècle. C'est trop de modestie. Cet ouvrage sera très utile aux initiés, car il renferme une étude sérieuse de l'école idéologique et des théories de Stendhal sur l'art et sur l'amour.

Il amènera des recrues au beylisme, augmentera le nombre de ceux qui souhaitent voir sortir bien vite la prometteuse édition Champion.

MANUEL DU CHEF. maximes napoléoniennes choisies, par M. JULES BERTAUT. — (Un volume. — Payot et Cie, éditeurs.)

On connaît la boutade du prince de Ligne : « Si La Bruyère avait bu, si La Rochefoucauld avait chassé, si Vauvenargues avait aimé... » En lisant ces maximes de Bonaparte on est tenté d'ajouter : « Si Napoléon avait été un homme... »

Il a été une manière de demi-dieu et ses conseils tombent souvent des nuées. Ils semblent convenir assez peu à une humanité qui se précipite dans les tramways, se penche sur les récepteurs, — et à cette inhumanité pour qui la guerre fut moins une savante partie d'échecs qu'une rage sanglante. Mais ne serait-il que le témoignage, il vaudrait qu'on l'étudiât. Et c'est ce qu'il faut faire en compagnie de l'excellent guide qu'est M. Jules Bertaut, l'un de nos meilleurs essayistes. Après tant de choix de pensées napoléoniennes, en voici un qui semble le plus judicieusement divisé et définitif.

JEAN PELLERIN.

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco — ESSAI GRATUIT — MEYRIGNAC Bt 229, rue St-Honoré PARIS

ASTHME
REMÈDE EFFICACE
COMBATTRE OU POUSSER
Le Pélade. — Signature J. ESPIO sur chaque paquet

PELADE NOTICE GRATUITE
DEBIT, pharmacien
21, rue Melanby, Toulouse

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15).

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS — (Tél. Bergère 39-61; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



LE PRINCE DE GALLES ET LA PRINCESSE YOLANDE DE SAVOIE VIENNENT DE SE RENCONTRER A PARIS. — SE SONT-ILS ACCORDÉS ?

Est-ce pure coïncidence ou cette rencontre préindiquait-elle à des fiançailles officielles dont on avait déjà parlé ? Les diplomates démentent... C'est leur affaire. Quoi qu'il en soit on aurait mauvaise grâce à contester que jamais couple fut plus charmant et « mieux assorti ». Ce serait là un de ces « mariages écrits au ciel », dont discourait jadis un protonotaire célèbre.

(Composition photographique.)



AUTOUR
DE L'ATTENTAT

CONTRE
M. CLEMENCEAU

A l'heure où la France a plus que jamais besoin de l'homme admirable qui nous donna la victoire et dont l'extraordinaire énergie nous est, à chaque instant, nécessaire pour nous assurer la paix de réparations et de justice à laquelle nous avons droit, un misérable, un dément, un fou, prend un revolver et essaie d'assassiner Clemenceau!

Un fou! C'est le nom qui convient à ces déments tragiques qui s'imaginent qu'en frappant à la tête, en tuant l'homme, c'est l'idée qu'ils suppriment.

La liste des insensés, qui, se réclamant d'idées politiques, ont, comme Cottin, commis de véritables attentats contre la Nation, est déjà longue. Il nous a paru intéressant pour nos lecteurs d'évoquer à l'occasion de ce dernier crime qui a soulevé dans le monde entier une réprobation unanime, quelques-uns des drames dont ces quarante dernières années furent les témoins.

L'ASSASSINAT DU PRÉSIDENT CARNOT

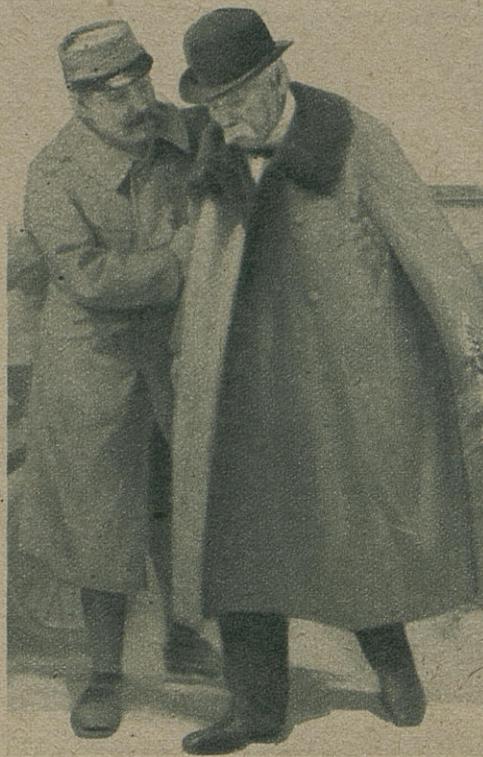
L'exécution de Ravachol, et les mesures de rigueur prises à l'égard des anarchistes firent qu'Auguste Vaillant, décida de venger ses camarades, en lançant une bombe dans l'hémicycle de la Chambre des députés.

Le 3 décembre 1893, il mettait son projet à exécution et jetait une bombe à retardement qui, blessa légèrement une soixantaine de personnes dont l'abbé Lemire, mais ne fit aucun mort.

Arrêté et condamné à mort, Vaillant fut guillotiné. Mais son exécution lui suscita des vengeurs. Le plus fameux, fut l'italien Santo Caserio qui rendant responsable de ces exécutions, le président de la République Sadi Carnot, résolut de le supprimer.

Le 24 juin 1894, à dix heures du soir, alors que Sadi Carnot sortait du banquet que

(1) M. CLEMENCEAU (attentat d'Emile Cottin à Paris 19 février 1919). (2) L'impératrice d'ELISABETH D'AUTRICHE (poignardée à Genève le 10 septembre 1898 par Luccheni). (3) LE PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS MAC-KINLEY (tué à Buffalo le 13 septembre 1901 par Czolosex). (4) LE PRÉSIDENT CARNOT, poignardé à Lyon le 24 juin 1894 par l'italien Caserio). (5) LE ROI D'ITALIE HUMBERT II (tué à Monza le 29 juillet 1900 par Bresci).



APRÈS L'ATTENTAT DE COTTIN
Malgré sa blessure, M. Clemenceau ne perdit par son sang froid, et c'est appuyé au bras d'un soldat qu'il regagna à pied son domicile.

lui avait offert la Chambre du commerce de Lyon, à l'occasion de sa visite à l'Exposition qui se déroulait dans cette ville, Caserio, ayant réussi à franchir le cordon d'agents, sauta sur le marchepied de la voiture présidentielle au moment où celle-ci passait rue de la République, à l'angle de la place de la Bourse.

Avant que personne ait eu le temps d'arrêter son geste, Caserio par deux fois, plongea un poignard dans la poitrine du Président. Sadi-Carnot tomba dans les bras du docteur Gailleton, maire de Lyon qui se trouvait à ses côtés. Transporté à la préfecture, il expira, quelques instants après sans avoir repris connaissance. Le 1^{er} juillet, on lui faisait des funérailles nationales à Paris et son corps était déposé au Panthéon. Le 16 août, Caserio monta sur l'échafaud, à Lyon.

UNE SANGLANTE LISTE

Si, depuis l'assassinat de Carnot, les attentats contre les chefs d'Etat et les hommes politiques français furent assez rares, — le président Fallières essuya un coup de revolver au moment où il entrait à l'Élysée après une revue à Longchamp — il n'en fut pas de même à l'étranger où sans parler de la mort d'Alexandre de Serbie et de la reine Draga à Belgrade, ni de la tuerie de Lisbonne où le roi de Portugal Carlos et son fils aîné furent tués, la liste des souverains et des premiers ministres assassinés par des anarchistes est assez longue.

En 1895, c'est le ministre bulgare Stambouloff véritable tyran, à qui le futur tzar Ferdinand laissait le pouvoir et qui se signalait par son rigorisme multipliant les exécutions. Un jour qu'il passait en fiacre dans la rue, on l'assassina à coups de revolver.

En 1897, le premier ministre espagnol,

J'ai vu.

Canovas del Castillo est tué à coups de revolver par l'anarchiste italien Angiolillo, à la station balnéaire de Santa-Agueda.

Le 10 septembre 1898, à Genève, l'impératrice Elisabeth d'Autriche dont l'époux, François-Joseph fut lui-même victime de plusieurs attentats était mortellement frappée d'un coup de lime dans la poitrine par l'italien Luccheni.

Aux Etats-Unis, le 13 septembre 1901, le président de la République Mac Kinley, qui avait été réélu l'année précédente, fut abattu de deux coups de revolver par l'anarchiste Czolgosz, au cours d'une réunion publique à Buffalo et alors qu'il occupait la tribune. Quelques temps après, Czolgosz était électrocuté. Le vice-président Roosevelt, assumait les fonctions présidentielles jusqu'à l'époque où il fut lui-même élu en 1904.

L'année qui précéda la mort de Mac-Kinley, un autre chef d'état Humbert II, roi d'Italie, avait lui-même été tué le 29 juillet par l'anarchiste Gaetano Bresci, qui l'abattit au moment où il rentrait en voiture à son palais de Monza, près de Milan. Humbert II, avait échappé à deux attentats, l'un commis en 1878 par Passamante et l'autre par Acciatio en 1897.

L'actuel roi d'Italie, Victor-Emmanuel III ne se tira pas non plus tout à fait indemne des menées anarchistes. Le 14 mars 1912, à Rome, l'anarchiste Dalba cribla de balles, la voiture royale dans laquelle se trouvaient le roi et la reine. Seul, un officier de l'escorte fut assez grièvement blessé.

En Russie, les attentats nihilistes ne se comptaient plus sous le tsarisme. Citons pour mémoire la mort du grand-duc Serge, tué en voiture par une bombe et celle du premier ministre Stolypine qui périt enseveli sous les débris de sa maison.

LES CHANCES D'ALPHONSE XIII

Malgré son jeune âge, Alphonse XIII détient peut-être le record des attentats commis contre la personne d'un chef d'Etat.

Le 1^{er} juin 1905, à Paris, alors qu'il revenait du gala de l'Opéra en compagnie du président Loubet, un anarchiste espagnol, nommé Ferras jetait, rue Rohan, une bombe sur sa voiture : il y eut vingt-deux blessés. Un an plus tard, le 31 mai 1906, à Madrid, au moment où le roi retournait à son palais, après avoir reçu avec la reine Ena, la bénédiction nup-

tiale à San-Jeromino, une bombe éclatait sur le passage du couple royal. Vingt-huit hommes étaient tués, et quatre-vingt-dix-huit blessés. Ni le roi, ni la reine ne furent atteints.

Le coupable Mattéo Moral, se tuait aussitôt après.

Le 13 avril 1913, l'anarchiste Alègre tira

il avait été assassiné à coups de revolver, sur la Puerla del Sol, par le sculpteur Manuel Cardinas, qui se fit justice sans tarder.

Le 11 juin 1913, à Constantinople, le premier ministre Mahmoud Chevetk pacha, était « exécuté » par les Jeunes Turcs.

LA MORT DE JAURÈS

A la veille de la guerre, le 28 juin 1914, se déroulait le drame de Sarajevo où l'archiduc héritier d'Autriche, François-Ferdinand et sa femme, la duchesse de Hohenberg, tombaient sous les balles de Princip et de ses complices. En France, un crime politique, dont le retentissement fut mondial, précéda de deux jours l'ordre de la mobilisation.

Retour de Bruxelles, où il était allé faire des conférences en faveur de la paix, Jean Jaurès dinait le 31 juillet 1914, avec quelques amis politiques, au café du Croissant, rue Montmartre.

Le leader du parti socialiste s'assit à l'une des tables situées le long d'une des fenêtres. Par suite de la grande chaleur la fenêtre était ouverte. Le meurtrier, un illuminé, Raoul Villain, qui s'était imaginé que Jaurès était un danger national, assassina lâchement le grand orateur en lui tirant deux coups de revolver dans le dos.

Jaurès, atteint à l'arrière du crâne, s'effondra comme une masse sans avoir pu prononcer une seule parole... et succomba quelques minutes après. Le 4 août, ses obsèques furent l'occasion de la première manifestation qui rapprocha tous les partis en France.

La guerre n'arrêta pas les crimes politiques. Le 21 octobre 1916, le comte Sturgkts, président du conseil autrichien, sur lequel l'écrivain Frédéric Adler, avait tiré, à Vienne, trois coups de revolver, était tué sur le coup. Après de longs mois d'emprisonnement, la révolution autrichienne tira Adler de sa geôle et tout dernièrement, le meurtrier du comte Sturgkt, prenait part au congrès socialiste international de Berne.

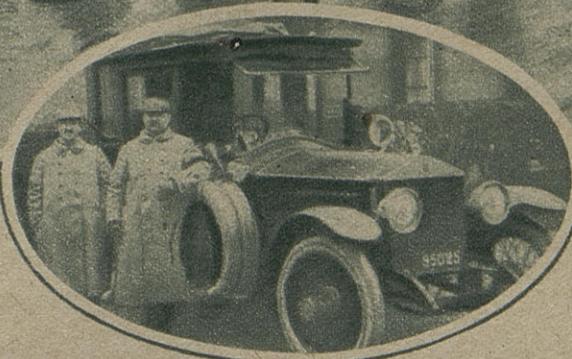
Signalons également les empoisonneurs de Derby qui, le 29 décembre 1916, attentèrent à la vie de Lloyd Georges et du ministre travailliste, Henderson.

Enfin, le 15 décembre 1918, M. Sidono Paes, président de la République Portugaise, était frappé mortellement par trois balles de revolver, à Lisbonne. Les officiers de la suite tuèrent

Portrait de l'anarchiste Emile Henri Cottin qui



voulut assassiner Clemenceau le 19 février.



L'ATTENTAT

Lorsqu'il eut été désarmé par les agents, l'anarchiste Emile Henri Cottin faillit être écharpé par la foule. Une trentaine de personnes exas-

DU 19 FÉVRIER

pérés s'étaient rués sur lui : les cannes, les manches de parapluies, les poings s'abattirent ; il eut bientôt le visage tuméfié, couvert de sang.

L'automobile dans laquelle M. Clemenceau fut blessé. Devant la voiture le chauffeur Conjas et le soldat Decaudin, attaché à la personne du Président. Il a été décoré pour sa belle conduite.

un coup de revolver sur Alphonse XIII qui revenait de passer une revue à Madrid. Seul le cheval du roi fut atteint à l'encolure. Son premier ministre, M. Canalejas, n'avait pas eu le même bonheur. Le 19 novembre 1912,

AUTOUR DE L'ATTENTAT DU 19 FÉVRIER : DOCTEURS ET TÉMOINS



C^o Bouchardon.

D^r Paul.

D^r Gosset.

L'agent Goursat.

D^r Tuffier.

J'ai vu.

L'assassin sur place. Puis, est venu l'odieux attentat d'Emile Cottin.

L'ATTENTAT DU 19 FÉVRIER 1919

Par son idée de la patrie au-dessus de tout, par son inébranlable volonté, par l'énergie formidable dont il fit montre dans les heures tragiques que vécut la France, énergie qui sauva notre pays, M. Clemenceau devait s'attirer toutes les haines de ceux pour qui la patrie n'est qu'un mot vide de sens.

L'un de ces théoriciens néfastes, Emile Cottin, n'a point hésité à passer de l'idée à l'acte en s'attaquant à la personne même du Président du Conseil.

Le 19 février, à huit heures et demie du matin, Emile Cottin, qui déjà la veille, avait fait les cent pas devant la demeure de notre Premier, se rendit rue Franklin.

A huit heures cinquante, ainsi qu'il en avait l'habitude, M. Clemenceau franchit le seuil de sa maison. Son automobile l'attendait. Il y monta allègrement et presque aussitôt la voiture, conduite par le chauffeur Conjas auprès duquel avait pris place un soldat attaché à la personne du président du Conseil, et nommé Decaudin, démarra à petite allure.

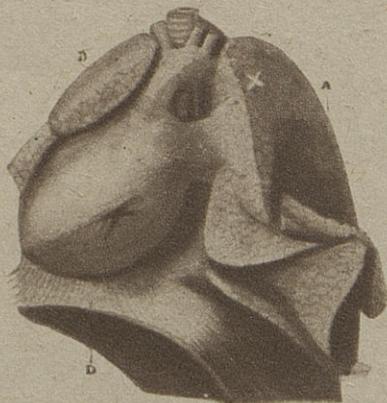
Au bruit de la première détonation, le chauffeur se doutant qu'un drame, se déroulait, força l'allure, ce qui n'empêcha pas le meurtrier de courir derrière la voiture et d'envoyer coup sur coup neuf balles, dont la plupart ne frappèrent que la carrosserie. C'est alors que le soldat Decaudin sauta du siège et penant son revolver ajusta l'anarchiste, mais ne tira pas.

Pendant que se déroulait cette scène, M. Clemenceau, que les balles, malgré la rapidité du tir, avaient encadré et qui même avait été atteint de trois projectiles, ne perdit pas son sang-froid. Il courba la tête, ploya les épaules, bref, se recroquevilla sur lui-même. C'est peut-être à cette présence d'esprit qu'il dut de n'être pas tué sur le coup.

Immédiatement arrêté, Emile Cottin, sur lequel la foule indignée exerçait déjà une juste vengeance, donna la mesure de son cynisme en prononçant ces simples mots : « Vous pouvez me tuer, je suis heureux, si j'ai réussi. »

Quant au président du Conseil, appuyé au bras d'un soldat et bien qu'il portât trois blessures, deux éraflures au bras gauche et une plaie à l'omoplate droite, il gardait une imperturbable sérénité. Entraîné dans son petit salon, étendu sur un sofa il faisait déjà d'un ton enjoué le récit de l'attentat. Ce récit demeure historique et c'est à ce titre que nous le donnons ici :

— Hier, en passant exactement au même endroit, dit le Président du Conseil, je remarquai, du fond de mon auto, une silhouette étrange qui se profilait sur le trottoir et qui m'examinait attentivement, silhouette d'un homme qui marquait plutôt mal... Je me dis intérieurement : "Tiens, voilà un individu qui se dispose à faire un mauvais coup !" Ce matin, au même endroit, j'aperçus la même silhouette et immédiatement je songai : "Mais c'est mon individu d'hier..." Je n'eus pas le temps de songer davantage. L'individu, le bras



L'ENDROIT (X) OÙ EST SITUÉE LA BALLE QUI

Comme on le voit, la balle s'est logée dans le haut du poumon gauche où elles'est

levé, un revolver au poing, tirait dans la direction de la portière, la vitre volait en éclats, je ne réfléchis pas qu'il y avait peut-être plusieurs balles dans le revolver et, une fois le premier coup tiré, je me penchai pour regarder. D'autres coups surgirent précipitamment l'un après l'autre. Et je ressentis une forte douleur au bas de la nuque. La douleur fut tellement forte que je ne pus m'empêcher de crier. Je sentis parfaitement que je venais d'être atteint...

"Ce qui suivit se passa avec la rapidité de l'éclair. Le planton qui se trouvait à côté du chauffeur, sur le devant de l'auto, avait, au premier coup de revolver, sorti lui-même une arme de sa poche. Mon chauffeur, en même temps, accélérât la marche de la voiture et nous mettait hors de la portée de tir. Puis on vira et l'on me ramenait chez moi... Maintenant, je ne sens plus absolument rien..."

A ATTEINT LE PRÉSIDENT DU CONSEIL arrêtée ne lésant aucun des organes importants situés dans le médiastin

Prévenus immédiatement, les professeurs Tuffier et Gosset purent déterminer l'emplacement de la balle dangereuse : elle était entrée au bas de la nuque et avait légèrement égratigné le poumon. Quatre autres projectiles avaient traversé de chaque côté du cou, le par-dessus de M. Clemenceau.



L'attentat du 19 février, n'est d'ailleurs pas le premier dont M. Clemenceau fut victime. Il y a quelques années, au ministère de l'intérieur, une balle de revolver cassa la vitre de son cabinet; il tourna légèrement la tête et... continua à travailler. Une autre fois, à l'Aurore, tandis que le « patron » parlait dans son bureau avec quelques amis, un employé suspect nettoyait un revolver dans une pièce voisine : un projectile avait été oublié dans le barillet de l'arme et le coup

partit dans la fenêtre de M. Clemenceau : « Tiens ! dit-il, qui est-ce qui s'amuse à tirer des coups de pistolet ? Que c'est bête ! »

Les attentats, à son avis, ce sont les risques du métier ! Le président bavarois Kurt Eisner en est le dernier exemple...

HENRY COSSIRA.

N. B. Voici quelques notes médicales qui précisent les risques que M. Clemenceau a courus. Nous avons pensé que nos lecteurs ne les liraient pas sans quelque émotion :

La blessure de M. Clemenceau est une de celles qui furent très fréquemment observées durant les hostilités. C'est la plaie de poitrine dont on se tire indemne lorsqu'on est protégé par une bonne étoile. Les organes qu'un projectile peut atteindre dans la cage thoracique sont en effet, nombreux et importants.

C'est le cœur surtout avec l'ensemble de gros vaisseaux qui en partent ou y arrivent qui fait courir le maximum de risques, qu'une balle vienne jusqu'au voisinage de ces organes, dans cette partie de la poitrine, qu'on appelle le médiastin, sans effleurer même l'un d'eux, c'est une chance très grande.

La balle tirée par Cottin a pénétré obliquement dans la masse pulmonaire et, à bout de course, elle s'est arrêtée juste à temps pour ne pas atteindre le cœur, ni l'aorte. Elle est demeurée dans le poumon, n'amenant, dans les premières heures de l'attentat qu'une légère hémoptysie. Les faibles dimensions de l'orifice d'entrée n'ont pas provoqué de troubles respiratoires et il a fallu ce crachement de sang pour que fut soupçonné la situation intrapulmonaire du projectile.

Dr C.



LE PRÉSIDENT CARNOT SUR SON LIT DE MORT, A LA



QUELQUES VICTIMES ILLUSTRES

1. Canovas. 2. Canalejas. 3. Sidonio Paës.
4. François Ferdinand d'Autriche. 5. Stolypine.
6. Mahmoud Chewket Pacha. 7. Jean Jaurès.



LE GÉNÉRAL HIRCHAUER EN LORRAINE RECONQUISE

Rien ne prouve mieux combien ces populations ont gardé l'âme vraiment française que le goût inné qu'elles manifestent pour les spectacles militaires. Un de nos régiments défile-t-il, musique en tête et drapeaux déployés, avec cette belle cadence que nos soldats ont seuls au monde, partout les habitants courent à sa rencontre.

Voici le général Hirschauer qui vient de passer dans un village de la frontière, une revue d'honneur. Pour ce mâle spectacle, les maisons sont pavoisées à nos couleurs, et l'on remarque, près du général, les notables de la ville qui saluent d'un geste large l'ancien commandant de ce XVIII^e corps qu'il mena si souvent à de belles victoires.

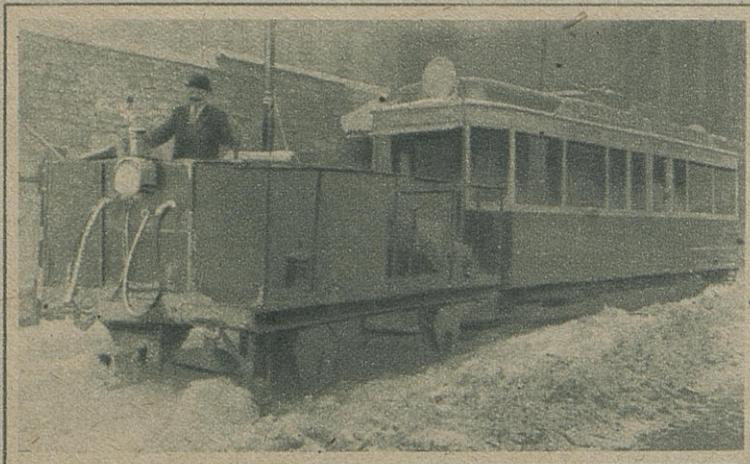
La Science pittoresque

LA HAUTE ATMOSPHERE (1)

A partir de 3 000 mètres, seuls les alpinistes, les aéronautes et les aviateurs peuvent s'apercevoir que l'allure générale de l'atmosphère est de meilleure tenue. La température y décroît constamment au fur et à mesure qu'on s'élève pour atteindre 70 degrés au-dessous de zéro : quelques nuages faits de fines aiguilles de glace, les cirrus, l'habitent. Cette seconde zone s'arrête à 10 000 mètres.

Nous pénétrons alors dans la dernière zone, celle que peuvent parcourir, sur une étendue déjà impressionnante, les ballons-sondes. Ici les variations de température sont presque insignifiantes c'est pourquoi M. Teisserenc de Bort lui a donné le nom de *couche isotherme*. De nombreux sondages, entre autres celui du ballon belge qui détient le record de ces sortes d'ascensions, ont révélé, les uns après les autres, des températures très peu différentes variant entre 60 et 70 degrés au-dessous de zéro.

Nous voici fixés jusqu'à 30 kilomètres. Pour savoir ce qui se passe



POUR DÉGAGER LA VOIE ENCOMBRÉE DE NEIGE.

effet, qu'il y a un état spécial là-haut, c'est que les corps solides célestes traversant à des vitesses vertigineuses cette partie de l'atmosphère, à 80 ou 100 kilomètres, deviennent incandescents par leur frottement sur les molécules d'air qu'ils rencontrent. Ces météores laissent des traînées lumineuses constituées par des gaz qui restent en suspension pendant quelque temps avant de s'évanouir, portées par conséquent, par le peu d'air atmosphérique qui existe.

A partir de 100 kilomètres, on ne sait plus rien... Attendons la fin du cataclysme actuel pour assister, derrière nos savants, à l'ascension de la science.

UNE MACHINE A BALAYER LA NEIGE

La Compagnie générale des omnibus vient de mettre à l'essai un nouveau type de balayeuse pour le déblaiement des neiges sur les voies de tramways. Cette machine s'inspire des balayeuses ordinaires automobiles que l'on voit circuler dans les rues de Paris. Elle comporte une brosse rotative de 0^m,90 de diamètre, montée sous la plateforme centrale d'un wagonnet, et commandée par un moteur électrique indépendant installé sur la même plateforme. Un volant à main permet soit de relever la brosse lorsqu'il n'y a plus lieu de balayer, soit d'augmenter ou de diminuer à volonté la pression sur le sol.

La brosse est disposée obliquement par rapport à l'axe de la voiture, comme dans toutes les balayeuses, afin de rejeter la neige hors des voies des tramways ; deux autres brosses que l'on peut également relever ou abaisser à volonté, encadrent la brosse centrale et permettent de balayer sur une plus grande largeur, si on le désire.

Le wagonnet n'est pourvu d'aucun moyen de locomotion propre, son moteur électrique étant réservé exclusivement à l'usage de la brosse. On l'engage sur les voies à balayer et on le pousse simplement à l'aide d'une voiture ordinaire à voyageurs.

La machine nouvelle a rendu de grands services à la circulation des tramways pendant les récentes chutes de neige qui, sans elle, eussent fortement troublé la marche des voitures.

LAMPES A MERCURE

Plusieurs lecteurs nous ont demandé des renseignements sur ces lampes. Nous consacrerons prochainement un article à ce sujet ; mais, disons de suite qu'elles nécessitent l'emploi d'un courant électrique, et que leur usage a été limité jusqu'ici à la décoration et à l'éclairage des ateliers. Ajoutons, pour un de nos correspondants, qu'il n'y a aucune exploitation possible du procédé, en vue de l'usage spécial que nous avons indiqué, chacun est libre d'utiliser les lampes comme bon lui semble.

POUR RECUEILLIR LES EAUX DE PLUIE

Dans les nombreuses régions pauvres en sources on recueille les eaux de pluie dans des citernes en dirigeant le tuyau collecteur du toit directement dans des réservoirs. Cette méthode n'est pas à recommander parce que les premières eaux tombées, en lavant les toitures, entraînent des corps étrangers.

Le Cosmos a présenté naguère à ses lecteurs un appareil très simple qui affectue automatiquement le travail de séparation : le voici.

A côté du réservoir à eau potable est installé un autre récipient plus petit L (figure 1 et 2) : tous deux sont desservis par un chéneau C, basculant autour d'un tourillon et alimenté par les tuyaux TT venant du toit. L'extrémité du chéneau A tournée vers le petit réservoir est pourvue d'une tige terminée par un flotteur F. Lorsque les premières eaux commencent à descendre, le chéneau A les oblige à s'écouler dans le réservoir L, puisque le poids du flotteur F incline le chéneau vers ce réservoir. Peu à peu l'eau monte dans L, le flotteur s'élève et à un moment donné, c'est-à-dire

lorsqu'il a atteint la partie supérieure du réservoir, le chéneau A a effectué un mouvement de bascule vers le réservoir M où les eaux débarrassées de toutes impuretés viennent se déverser.

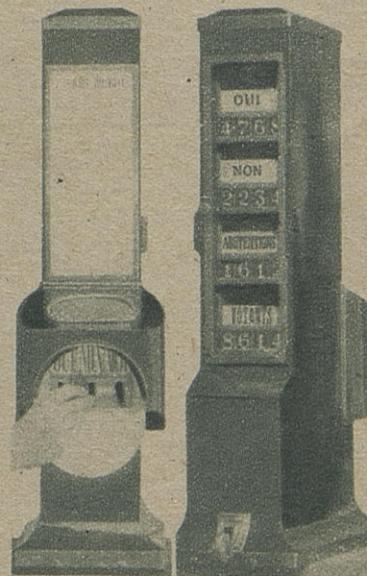
LE VOTE A LA MÉCANIQUE

Pourquoi la France n'a-t-elle pas adopté le système du vote à la machine comme cela se pratique partout aux États-Unis ?

De nombreux modèles de machines ont été construits. Nous avons pu nous procurer la photographie de l'une d'elles ; profitons-en pour montrer ce que pourrait être ce genre de vote chez nous.

Une des faces de la machine, celle devant laquelle arrive le votant, comporte trois ouvertures surmontées chacune d'un des trois mots : OUI, NON, ABSTENTION, qui répondent aux nécessités d'un vote parlementaire. On peut d'ailleurs remplacer chacun de ces mots par le nom d'un candidat et adopter une machine à cinq ou six ouvertures si le besoin s'en fait sentir.

L'électeur passe devant la



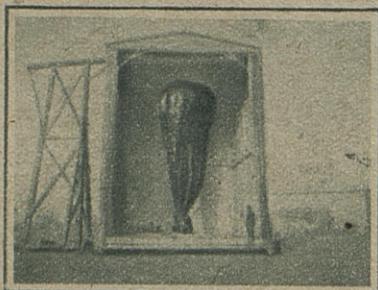
La machine à voter.

machine, reçoit le jeton que le président passe à chaque votant à tour de rôle et l'engage dans l'ouverture qui lui plaît. Il a voté.

Le jeton fait déclencher un mécanisme intérieur qui inscrit une unité au compte du candidat, pour lequel on vient de voter et une unité à un compteur qui totalise les votants. Le jeton sort par une ouverture pratiquée sur l'autre face de la boîte et peut être remis à l'électeur suivant qui s'approche pour voter.

Cette autre face est attentivement surveillée par la commission qui préside au vote. On voit que les mots OUI, NON, ABSTENTION, sont répétés au-dessus des groupes de chiffres. Pendant le vote, un rideau cache complètement ces mots ; sans cette précaution le vote serait en quelque sorte public. Seul, le total des votants demeure apparent ; à chaque vote il s'élève d'une unité : c'est le contrôle rigoureux des opérations.

Lorsque tout le monde a voté, on ouvre le rideau qui cache les résultats par catégorie et les chiffres apparaissent. Immédiatement le résultat du vote est connu et, en totalisant les trois nombres supérieurs, on doit obtenir le nombre inférieur. Aucune erreur n'est donc possible.



Le ballon-sonde dans son hangar.



Le ballon-sonde sortant du hangar. (Observatoire de M. Teisserenc de Bort à Trappes.)

au delà il faut faire appel à d'autres moyens d'investigation, ceux que nous offre la nature, entre autres les éruptions volcaniques et les météores. L'éruption du Krakatoa, en 1883, fut accompagnée d'une émission considérable de poussières qui s'élevèrent à une très grande hauteur. Très longtemps après, on pouvait voir dans le ciel un magnifique arc rose qui persistait pendant plusieurs heures après la disparition du soleil derrière l'horizon. D'après le professeur Dufour, de Lausanne, ces poussières flottaient à 70 kilomètres de hauteur. Une constatation analogue eut lieu après la catastrophe de la Martinique, mais M. Marchand, de l'observatoire du Pic du Midi, estima que ces poussières avaient flotté à des hauteurs variant entre 10 et 40 kilomètres. La densité de l'air à ces hauteurs est tellement faible que les savants admettent l'existence de ce qu'ils appellent un état spécial de l'atmosphère, sans d'ailleurs s'expliquer davantage.

Ce qui tendrait à prouver en

(1) Voir la première partie de cet écho dans le n° 195.

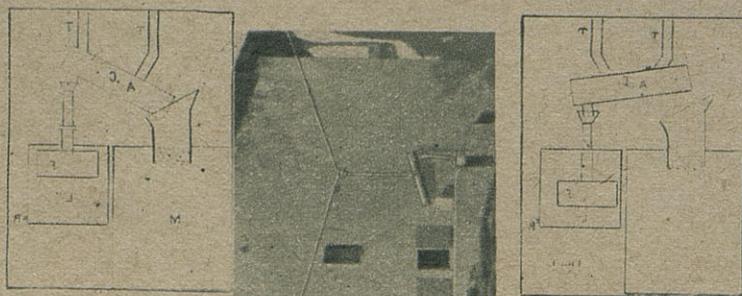


Fig. I. L'eau coule dans le réservoir. Installation d'un appareil pour recueillir les eaux de pluie. Fig. II. L'eau propre est recueillie dans la citerne.

J'ai vu Les Français sur le Rhin



Garde de police.

De Mayence à Coblenz, c'est le royaume de la vigne, et les nombreux châteaux, restaurés soigneusement, servent d'épouvantail pour les moineaux pillards qui, en été, commencent leur offensive annuelle.

C'est probablement l'influence de Bacchus qui permet aux habitants de la Rheingau de conserver une gaieté apparente, qui n'est peut-être qu'une gaieté « ersatz » pour se mettre à l'unisson du reste.

Mais il n'en est pas moins vrai que l'on a l'impression, quand on a vécu quelque temps dans ce pays, comme il m'a été donné de le faire, que les gens souriants qui l'habitent sont particulièrement dégoutés de la guerre.

En temps de paix, toute la vallée du Rhin vivait du luxe et de la bouteille dont la jolie petite ville de Boccharach, chère à Henri Heine, semble le temple. Les Rhénans en ont assez de toutes ces restrictions qui, en serrant leur ceinture, ne les rendent pas plus aptes à danser avec grâce devant les pampres symboliques de Silène. Peut-être dans l'accueil plus que courtis qu'ils ont réservé aux soldats du

général Mangin faut-il voir l'expression d'un espoir trop longtemps couvé. J'ai comme un pressentiment qu'ils ont envisagé l'arrivée des soldats bleus ainsi qu'un événement heureux qui coïnciderait avec un relâchement de la ceinture et une reprise de la vie amusante et facile. Maintenant qu'ils sont convaincus que les Français ne sont pas méchants, ils attendent la reprise



Quelques gosses de Mayence.

des violons et la reprise des affaires dans les « weinstube », qui sont des petits bars douillet et bien clos, où l'on boit du Rüdelsheime dans des verres de couleur et du simili porto dans des verres blancs. Dans ces « weinstubor » ce n'est pas la guerre. Il faut entendre les barmaids chanter les opérettes en vogue pour se demander avec stupéfaction jusqu'à quel point ce peuple sait mentir ou demeure inconscient.

A 9 h. 30 du soir, tout est clos dans Mayence.

Un silence impressionnant troublé par quelques cloches échappées aux réquisitions invite au sommeil ou à la méditation selon le choix. La rue résonne tous les quarts d'heure cependant sous les pas pesants des volontaires de la police qui, en capote feld graü et la carabine à l'épaule, se promènent mélancoliquement pour surveiller les ombres des chevaliers pillards, pendus par autorité de justice et qui attendent leur damnation dans une petite chapelle, la chapelle Saint-Clément, située sur une petite île, perdue au milieu du Rhin en aval d'Asswannshausen, à quelques kilomètres de Mayence.

La ville est dominée par les capotes bleu

horizon ou kaki, ce qui lui donne, tout de suite, une physionomie nettement française. Notre soldat est, littéra-



Dans la rue.

lement, adoré par les enfants. Ils rôdent autour des sentinelles et distribuent leur français d'école qui se résume à ces mots : « Bonjour Mon-sieu. Avez-vous chocolate ? » Il faut voir la relève de la garde à midi au grand palais ducal de Hesse où habite le général Mangin. La relève se fait à l'allemande, c'est-à-dire avec toute la clique et la musique du régiment de garde, en ce moment les cuirassiers à pied du général Hennoque. Une

foule pittoresque de gamins et de gamines, portant sur la tête l'affreux petit calot de l'armée allemande ou des bonnets de laine en forme de casque à mèche escorte la musique en battant des mains. Evidemment, on se trouve un peu surpris d'un accueil dont les Allemands ne trouvèrent pas l'équivalent dans nos villes qu'ils occupèrent.

Certains ont jugé sévèrement cette attitude. Pour ma part, elle me déplaît moins que le contraire qui eût consisté à nous jeter des pierres sitôt la nuit tombée et à nous induire impunément en erreur, ce qui est relativement facile quand on ne comprend pas toutes les finesses de la langue allemande qui se rapproche de la langue des Dieux comme l'espéranto se rapproche de la langue d'Ovide.

Il faut peut-être encore voir plus loin dans cette réelle sympathie pour les Français. Je crois que le souvenir des jeunes hommes qui se battirent en 1793 est pour beaucoup dans ce sentiment. Marceau est entéré à Coblenz à vingt-deux ans et son souvenir est resté profond, car le souvenir des jeunes hommes tués à l'ennemi est toujours plus sympathique que celui des vieux. Ce n'est peut-être pas très juste, mais c'est ainsi.

Le général Mangin qui, je le pense sincèrement, est une des plus étonnantes figures de l'époque, administre ce pays à la manière d'un domaine colonial. Il a fait palabre avec les principaux chefs, s'est expliqué, avec l'aisance et la finesse d'un diplomate que Stendhal eût aimé à faire vivre au milieu des complications des petites cours italiennes de la Chartreuse de Parme. L'administration locale agit donc comme par le passé, l'administration militaire contrôle et tout va fort bien. On ne peut signaler aucun cas de rébellion.

A l'heure où ces lignes paraîtront les élections auront eu lieu. Je ne pense pas qu'elles apportent la solution désirée par la majeure partie de la population. Les femmes voteront et dans ce pays la femme est, en général, pourvue d'une instruction primaire suffisante. Pour l'instant la terreur du bolchevisme dépasse ici tout ce qu'on peut imaginer. Les mitrailleurs ont tiré à Mayence avant notre arrivée, sur la Marktplatz et la Rheinstrasse. Il y eut de nombreux morts.

— Ah ! monsieur, me dit un bourgeois de Mayence, il était temps !

Il soupira.

Ce soupir était l'expression de la sagesse. Les Mayençais, gens riches et conservateurs, sont heureux et sincèrement heureux d'avoir les Français, comme ils seraient d'ailleurs heureux d'accueillir n'importe quelle troupe de police, sans se préoccuper autrement de la couleur de ses uniformes.

PIERRE MAC ORLAN.



En attendant le tramway.

LES FEMMES ET LA VIE POLITIQUE EN ALLEMAGNE



Comme on le sait, la nouvelle constitution de l'Empire accorde aux femmes le droit de vote et elles ont été aux urnes en masse aux dernières élections.



Elles sont dans l'ensemble demeurées sinon traditionalistes, du moins d'opinions modérées. Elles ont surtout voté pour le Centre et la Droite.

LA NOUVELLE RICHE ⁽¹⁾

Le décor est un petit salon agrémenté de quelques bibelots art nouveau clinquants et d'un goût tout au moins discutable.

MUFFEREAU (au domestique qui enlève le plateau du service à café). — Le chauffeur a fini de déjeuner?

LE DOMESTIQUE. — Oh ! monsieur, il y a à peine trois quarts d'heure qu'il est rentré.

MUFFEREAU. — Il lui faut autant de temps que ça pour manger?

LE DOMESTIQUE. — Il a droit à son heure et demie.

MUFFEREAU. — Son heure et demie ! Est-ce que je prends une heure et demie moi !

LE DOMESTIQUE. — Monsieur est libre de faire ce qu'il veut. Mais lui il a droit à une heure et demie, il la prend ! — Encore bien heureux que ce soit un nègre ; moi, je connais des chauffeurs qui demandent deux heures.

MUFFEREAU. — Vous direz au chauffeur d'avoir l'obligeance quand il sera disposé à me conduire de me le faire savoir. (Eclatant.) Il a de la veine que madame tienne absolument à avoir un nègre ! (Sort le domestique au moment où la modiste est introduite par la femme de chambre.)

LA MODISTE (porte cinq énormes cartons à chapeau). — Oh ! pardon, monsieur, j'ai cru que M^{me} Muffereau était là.

MUFFEREAU. — Elle va revenir. (Montrant les cartons.) C'est pour elle tout ça ?

LA MODISTE. — Oui, monsieur.

MUFFEREAU. — Cinq chapeaux ? — Seulement ?

LA MODISTE. — Il y a des cartons où il y en a deux.

MUFFEREAU. — Je me disais aussi ! Montrez-moi ça ?

LA MODISTE (lui tendant la facture). — C'est plutôt ça qui doit intéresser monsieur.

MUFFEREAU. — Trois mille ! flutt ! une paille ! — Enfin ne comptons pas ! C'est égal je voudrais mettre deux cents francs pour un chapeau que je n'en trouverais pas.

LA MODISTE (souriante). — Quand les messieurs viennent par hasard chez les modistes, ça leur coûte encore plus cher que ça !

MUFFEREAU. — Vous avez un petit chapeau qui vous va très bien, je suis sûr que vous ne l'avez pas payé ce prix-là !

LA MODISTE. — C'est un tapin... Vous ne voyez pas M^{me} Muffereau avec ce machin-là sur la tête.

MUFFEREAU. — Je ne le vois pas sur la tête de ma femme mais je le vois très bien sur la vôtre.

LA MODISTE. — Allons bon, voilà que vous me faites la cour !

MUFFEREAU. — Ça vous amuse d'être dans les modes ?

LA MODISTE. — Oh ! je n'y moisirai pas, si je trouve un ami qui me lance je ferai du théâtre.

MUFFEREAU. — En voilà une idée !

LA MODISTE. — Qu'est-ce que vous voulez ! C'est un pépin, je voudrais jouer une revue.

MUFFEREAU. — Mais qu'est-ce qu'elles ont donc toutes ! — Voicima femme !

SCÈNE II LES MÊMES ; CLÉMENTINE.

CLÉMENTINE. — Ah ! vous êtes là ! c'est extraordinaire on ne m'avertit même pas... J'ai des domestiques ! (A son mari.) Vous allez voir les merveilles que l'on m'a faites.

(1) Les deux premiers dialogues de cette série ont paru dans nos derniers numéros.

MUFFEREAU. — J'ai vu la facture ; tu n'y vas pas de main morte.

CLÉMENTINE (bas). — Dites-moi « vous. »

MUFFEREAU. — Vous... vous quoi ?

CLÉMENTINE (éclatant). — Et zut ! Tu ne comprends rien. (Elle prend un chapeau.) Regardez celui-là... c'est pour aller avec la robe de crêpe.

MUFFEREAU. — Du crêpe ? Tu te mets en deuil ?

CLÉMENTINE. — Andouille ! (Se reprenant.) En deuil, mais non, mon ami, du crêpe rose !

LA MODISTE. — Il coiffe madame à ravir. N'est-ce pas, monsieur ?

MUFFEREAU. — J'aime mieux votre chapeau je vous l'ai déjà dit.

CLÉMENTINE (prenant un autre chapeau). — Et celui-ci... Croyez-vous qu'il est parfait !

MUFFEREAU. — Je crois parce que je le vois, sans quoi je ne croirais qu'on puisse... Tu vas te ballader avec ça ?

LA MODISTE. — Mais c'est un chapeau de visite très simple, monsieur.

MUFFEREAU. — Admettez que je n'ai rien dit !

CLÉMENTINE (s'enfonçant une toque jusqu'aux yeux). — Celui-là, c'est pour le matin.

MUFFEREAU. — Il te fait loucher !

CLÉMENTINE. — C'est la mode... Celui-ci... Pourquoi donc avais-je choisi celui-ci ?

LA MODISTE. — Il est d'un goût !

CLÉMENTINE. — Je me rappelle, c'est parce que la princesse Gyska qui était dans le magasin le trouvait trop habillé. La princesse Gyska ! trop habillé... (Levant les épaules.) J'ai dit très haut : Je le prends ! Ça en a bouché un coin à la princesse.

LA MODISTE. — La princesse a pris madame pour une américaine.

CLÉMENTINE (à son mari). — Vous entendez ? Ce n'est pas vous qu'on prendrait pour un américain.

MUFFEREAU. — Si c'est pour payer plus cher, je n'y tiens pas.

CLÉMENTINE. — Remettez tout ceci dans vos cartons et donnez-les en sortant à ma première femme de chambre ; vous direz à votre patronne que je passerai chez elle demain. J'ai une idée personnelle pour une coiffure de théâtre. Des aigrettes avec deux ou trois paradis.

LA MODISTE. — Je vois cela d'ici.

CLÉMENTINE. — Au revoir, ma petite. (Elle fourre les chapeaux dans les boîtes.) Conduisez mademoiselle à la première femme de chambre.

LA MODISTE. — Au revoir, madame ! (Bas à Muffereau.) Au revoir monsieur, et si vous voulez me lancer au théâtre, vous n'avez qu'un signe à faire !

MUFFEREAU (bas). — Merci... ma femme me suffit !

SCÈNE III

CLÉMENTINE ; MUFFEREAU.

MUFFEREAU. — Remarque que je ne discute pas la somme. Je veux payer, je paie, mais j'ai dans l'idée que ta modiste t'arrange.

CLÉMENTINE. — Elle m'arrange ! C'est-à-dire qu'elle me fait des conditions ! Tu vois qu'une fois de plus tu parles pour ne rien dire.

MUFFEREAU. — Il n'y a pas besoin de sortir de l'École Polytechnique pour savoir le prix d'un chapeau. J'en ai vu encore hier sur le boulevard Sébastopol qui étaient très jolis.

CLÉMENTINE (hors d'elle). — As-tu vu la coiffe ?

MUFFEREAU. — La coiffe ?

CLÉMENTINE. — La coiffe du chapeau ! As-tu lu le nom marqué en or sur la coiffe ?

MUFFEREAU. — Non !

CLÉMENTINE. — Non ? eh bien, mon petit, c'est ça qu'on paie, c'est le nom qui est marqué en or sur la coiffe.

MUFFEREAU. — Mais personne ne le voit, le nom !

CLÉMENTINE. — Il suffit de savoir qu'il y est ; c'est pour sa satisfaction personnelle, tu ne comprendras jamais rien à l'élégance.

MUFFEREAU. — Quand je t'ai connue, tu payais tes chapeaux quatre pour quatre-vingts francs.

CLÉMENTINE. — Oui, et j'avais bien du mal à te faire laver les pieds tous les dimanches.

MUFFEREAU. — Quel rapport !

CLÉMENTINE. — Le rapport qu'il y a que tu passes maintenant ton temps dans la salle de bains et que tu fais couler l'eau chaude pour épater les domestiques.

MUFFEREAU. — Qu'est-ce que tu veux ? J'aime bien prendre des bains. Je trouve que la richesse n'aurait aucune raison d'être si on ne se donnait pas de satisfactions.

CLÉMENTINE. — Tu vois bien ! Et puis moi les bains je m'en fiche, j'en prends parce qu'il faut en prendre, tandis que les chapeaux et les modes, ça me grise. Vois-tu quand on s'est privé pendant toute sa jeunesse et que tout à coup, on peut satisfaire tous ses caprices, il faut se créer des besoins nouveaux. Dans le temps, Muffereau tu disais : Quand je serais Rothschild, je ne pourrais tout de même pas prendre quinze Pernods par jour, alors maintenant tu as trouvé d'autres satisfactions. C'est comme moi : quand à Pâques, je m'offrais mon premier chapeau de paille avec des marguerites, je me trouvais heureuse ; maintenant avec mon collier de trois cent mille francs, mes souliers de quinze louis qui me font mal aux pieds, mes domestiques, mon luxe, je ne suis pas heureuse. Alors, je gâche, je gâche, je tâche de trouver quelque chose que je désirerais bien et que je ne pourrais pas me payer tout de suite et chaque fois que je désire quelque chose, je peux me le payer. Muffereau, tu le croiras si tu veux, il y a des jours où je voudrais que tu me fasses souffrir...

MUFFEREAU. — Je ne peux pourtant pas te battre devant les domestiques...

CLÉMENTINE. — La richesse, Muffereau, faut commencer jeune, quand ça vous vient trop tard, on ne sait plus s'en servir.

LES POINTS DE VUE ONT CHANGÉ...



JADIS. — Chère madame, vous avez un pied exquis...

AUJOURD'HUI. — Ah, les jolies bottines que vous avez là !...

ROBERT DIEUDONNÉ



LE SECRET DE BRANDT, L'ESPION ⁽¹⁾

(Suite et Fin.)

DES CRIS DE DOULEUR
SE FIRENT ENTENDRE.

UN ALLEMAND DE PLUS
JONCHA LE SOL.

Ce disant, Phillip ramassa un assez gros morceau de bois, qu'il introduisit de force entre les dents de sa victime, et qu'il fixa solidement au moyen d'un solide bout de fil de fer trouvé dans la haie. Puis, se servant des propres bretelles du boche et de ses lacets de souliers, Thorold et lui le ficelèrent consciencieusement.

Leur tâche accomplie, les deux amis reprirent la route qui conduisait aux ormes. Ils se rendaient compte à présent qu'il n'y avait plus de temps à perdre. Les allemands gardaient toutes les voies d'accès. L'un d'eux, poussant une reconnaissance, soit en motocyclette, soit en automobile, ne tarderait sans doute point à constater la disparition de l'homme au baillon, et l'éveil serait ainsi donné. Oui ! il fallait agir vite ; très vite. Il fallait découvrir la cachette des ormes avant que l'ennemi ait pu retrouver les vainqueurs de Fritz.

Le ciel s'était couvert de nuages. Le jour était à son déclin et la nuit était déjà toute proche. Phillip, Thorold et Cecily se hâtèrent donc, prenant au plus court, à travers les champs marécageux.

Après un quart d'heure de marche, ils atteignirent enfin un bouquet d'arbres, planté au sommet d'un petit monticule qui dominait la plaine environnante. Les arbres étaient peu nombreux, mais quelques-uns étaient de forte taille et parmi ceux-là se trouvaient des ormes. Ils semblaient tous groupés autour d'une légère dépression de terrain que garnissait un buisson d'épines. A coup sûr, le trésor était caché là !

— Il n'y a que trois ormes, constata le chimiste. Voilà qui va singulièrement simplifier nos recherches ! C'est au pied d'un de ces trois arbres que nous devons trouver la cachette !

— Au pied de celui-ci sans doute ! dit Phillip vivement. Regardez cette grosse branche.

Cecily et Thorold regardèrent la maigre branche du plus gros des ormes. Elle était brisée au ras du tronc comme si elle avait été arrachée par la tornade.

— Insérez dans votre lettre une phrase évoquant la tempête qui brise les branches des ormes ! Vous souvenez-vous de ce passage du papier de Brandt ? demanda Phillip.

— L'indication est nette ; murmura le chimiste.

— Elle l'est, en effet, appuya l'infirmière. Regardez donc ! Et du doigt, Cecily, prenant pour point de départ l'extrémité de la branche pendante, traça une ligne qui s'en alla rejoindre le côté opposé du buisson qui garnissait la dépression. Le terrain était absolument nu.

L'officier prit sa hache et se mit en devoir de fouiller le sol à cet endroit. A peine avait-il enlevé six pouces de terre en profondeur qu'il découvrait une trappe de chêne. En faire sauter la serrure fut pour lui l'affaire d'un instant. La trappe soulevée, il aperçut un escalier qui

s'enfonçait profondément dans le sable : la chambre au trésor était ouverte.

Phillip fit signe à ses compagnons d'y pénétrer, lui resterait à l'extérieur pour monter la garde.

Le chimiste et l'infirmière descendirent donc l'escalier qui conduisait aux caveaux du Pactole. Ils se trouvèrent au bas des marches dans une pièce déplorablement basse, mais large et longue.

Là, pas le moindre papillotement enchanteur qui révélait gemmes et bijoux, nulles traces d'objets précieux répandus sur le sol. Des piles de caisses de bois, et c'était tout ! On se fut cru dans un entrepôt. Mais les jeunes gens savaient que ces caisses contenaient 500 000 livres sterling en monnaie d'or et d'argent, en bijoux et en pierres fines. Aussi restaient-ils absolument médusés, contemplant ces choses étranges sans mot dire.

Un appel de Phillip les invita à remonter. Quand ils l'eurent rejoint, ils aperçurent, se mouvant dans l'ombre grise qui embuait les champs mornes et sauvages, une forme inquiétante et sombre : celle d'un homme qui cherchait à s'approcher d'eux, tout en se dissimulant de son mieux. Bientôt ils en virent apparaître un deuxième, puis trois, puis quatre.

— Nous sommes encerclés, dit Phillip. Hâtons-nous de prendre nos positions de combat ! A votre poste Jimmy, et tir à volonté ! Ils nous faut mener grand tapage afin que Cudd soit prévenu que nous courons de sérieux dangers. D'ailleurs je donne l'exemple.

Deux formes sombres étaient à bonne portée. Le lieutenant fit parler la poudre ; une plainte se fit entendre et il n'y eut plus qu'un seul individu à se faufiler dans l'ombre.

Mais quelques secondes plus tard les allemands revenaient en forces à la charge. Une série de détonations déchirèrent l'air : les pistolets de Cecily et de Thorold entraient en action à leur tour.

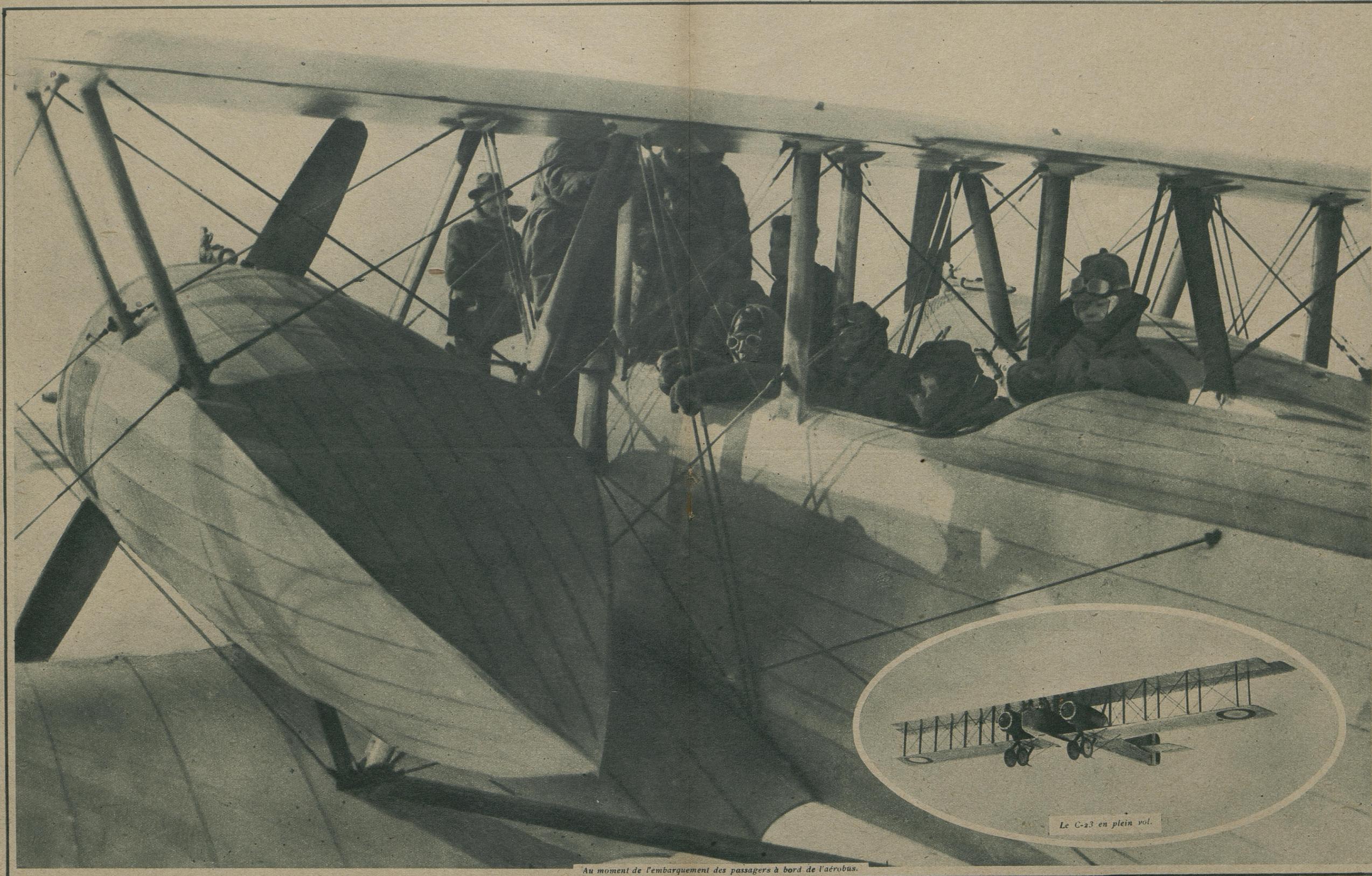
— Nous y sommes, dit Phillip en ricanant, nous y sommes en plein ! Ils y étaient en plein ! Phillip avait dit vrai.

De toute évidence, les allemands étaient décidés à en finir rapidement. L'attaque brusquée était d'ailleurs leur meilleure planche de salut, car le bruit des détonations pouvait attirer sur les lieux de forts contingents de police et de troupe.

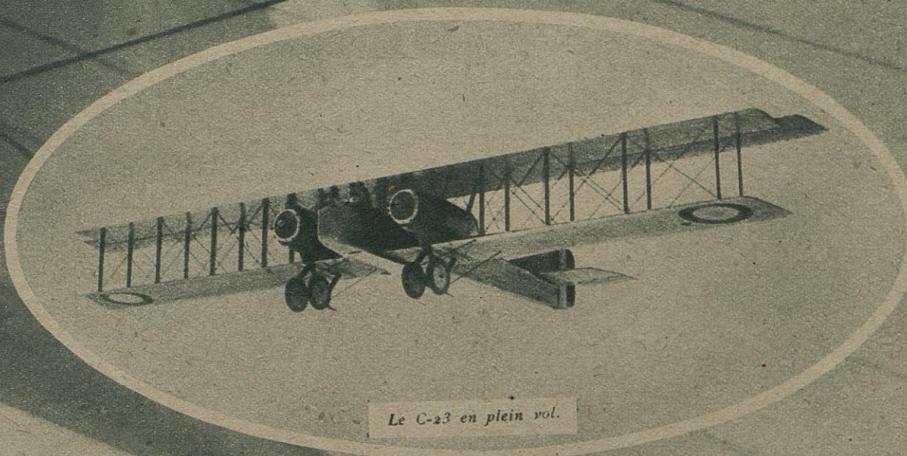
Ils s'élançèrent donc à l'assaut du monticule avec autant de célérité que de violence, sans faire usage de leurs armes toutefois. Ils ne tenaient pas à tirer, à moins de tirer pour tuer, et cela, ils ne le pouvaient pas leurs adversaires étant parfaitement à couvert.

Phillip demeurait immobile maintenant, attendant une occasion favorable pour agir, mais il entendait le *snap-snap-snap* du revolver de Cecily et le *pif-paf* méthodique de celui de Thorold qui, coup sur coup, vida plusieurs magasins : des cris de douleurs se firent entendre du côté

(1) La première partie de ce roman qui se termine aujourd'hui a paru dans notre numéro 179.



Au moment de l'embarquement des passagers à bord de l'aérobuis.



Le C-23 en plein vol.

PARIS-BRUXELLES ET RETOUR EN AÉROBUS

Le 11 février, un avion géant, le Caudron C-23, appareil qui primitivement devait aller bombardier Berlin, transformé en appareil de transport, piloté par l'adjudant Boulard, ayant huit passagers à bord, est parti de

Villacoublay, puis de Paris pour Bruxelles. L'appareil, un biplan bimoteur de 25 mètres d'envergure a effectué le trajet en 2 h. 45 malgré un vent violent. Le voyage s'est fait à 2 000 mètres de hauteur et l'aérobuis a atterri

à l'aérodrome de Berchem Sainte Agathe près de Bruxelles, ce qui permit aux voyageurs de déjeuner dans la capitale belge. Le retour ne put s'effectuer le jour même par suite du manque de passeports réclamés par

les autorités bruxelloises. Mais le surlendemain le C-23 regagnait Paris par les airs, et cette fois en 60 minutes. Dans son voyage l'aérobuis fut convoyé par l'avion de chasse piloté par Chanteloup ayant à bord l'ingénieur Deville.

de l'ennemi, les balles du chimiste avaient porté.

L'officier profita d'une courte suspension pour demander à l'infirmière:

— Comment les choses se passent-elles de votre côté.

— Pas mal ! J'ai, de l'endroit où je suis, ce que vous appelez un joli champ de tir : terrain plat et, de plus, marécageux. Les espions ne peuvent avancer là qu'avec prudence car je les gêne.

— Ils s'en apercevront dans une minute ! pensa Phillip qui interrogea Thorold à son tour.

— Deux d'entre eux ont déjà mordu la poussière, répondit joyeusement ce dernier.

Se retournant alors vers ses propres ennemis, l'officier, d'un rapide coup d'œil, nota deux choses : l'une, point capitale pour le moment, qu'une lumière clignotait sur la mer ; l'autre qu'un homme, deux peut-être, se glissait vers la droite, du côté où l'infirmière opérait. Alors, il leva son pistolet et un allemand de plus joncha le sol.

— Phillip ! cria à ce moment, l'infirmière, Phillip ! les espions arrivent en masse de mon côté.

— Je le sais ! Prenez donc ma place ; moi, je vais me glisser à la vôtre, et tâcher d'amuser ces coquins.

Les allemands, en effet, s'étaient rendu compte que le flanc droit de leurs adversaires était assez mal protégé et avaient décidé, en conséquence, de porter toutes leurs forces de ce côté-là. Mais ils avaient compté sans la perspicacité de Phillip. Quand ils s'élançèrent à l'assaut, le revolver de l'officier fit des vides sérieux dans leurs rangs.

Malheureusement leur chance de succès augmentaient à mesure que les ténèbres devenaient plus denses. Bientôt les trois anglais, incapables de viser et menacés d'être tués durent battre en retraite jusqu'à l'entrée de la cachette.

— Mettez Cécily en sécurité ! dit Phillip au chimiste ; moi, je garde l'escalier.

Quelques minutes plus tard, se rendant compte que toute résistance a découvert était impossible, il se précipitait à son tour derrière la barricade de caisses qui abritait déjà les deux fiancés.

— Je crois mes bons amis, dit-il, toujours souriant, je crois que notre aventure touche au dénouement. Mais ne désespérons pas ! Haut les cœurs et faisons payer chèrement notre vie à cette bande de plates canailles...

XXIV

A ce moment-là, les assiégés entendirent quelqu'un crier du haut de l'escalier, en allemand d'abord, en anglais ensuite :

— Vous êtes complètement cernés et à notre merci ! mettez bas les armes et rendez-vous, brigands !

— Nous rendre ? mais les allemands mangent leurs prisonniers ! répondit Phillip. *Kamarad* ! soit ! mais, je vous en conjure, ne me faites pas faire un tour de casserole !

— Allons dehors ! Et pas de mauvaises plaisanteries, s'il vous plaît ! C'est alors que Phillip reconnut une voix familière, celle de Cudd.

— Excusez-moi, m'sieur, disait le chauffeur à un invisible sous-lieutenant, mais il y a quelque chose de M. Mauwaring, dans cette façon de s'exprimer, vous savez, M. Mauwaring l'officier d'Etat-major.

— Parfaitement ! Mauwaring... Phillip, si c'est vous, vous êtes un



CÉCILY L'HÉROÏNE DU ROMAN QUI SE TERMINE DANS CE NUMÉRO.

sublime idiot ! Allons ! sortez : ils sont battus.

Phillip, Thorold et Cécily, quelques secondes plus tard entouraient le jeune subalterne, un ancien camarade de Mauwaring qui se nommait Egbert. Celui-ci avait sous ses ordres l'effectif d'une demi-compagnie. Ses hommes riaient de tout leur cœur.

— Cudd a bien accompli sa mission, dit Phillip. Bravo Cudd !

— Bénissons le ciel qui l'a si bien inspiré ! ajouta Thorold.

— Il y a de quoi ! observa Egbert. Il nous a rejoint au moment où nous nous disposions à partir pour une manœuvre de nuit. Nous avons sauté dans nos autos et nous voici !

Un coup de canon venu du large coupa la parole au jeune subalterne.

— Quel rôle peut jouer ce canon dans cette aventure ? interrogea Phillip.

— Naturellement vous ignorez tout de cette histoire dramatique. Eh bien ! regardez donc du côté du rivage !

La lune s'efforçait vainement de percer les nuages. Pourtant une pâle clarté errait sur les flots, dénonçant des ombres épaisses qui donnaient sur les lames. Ces ombres ? Des navires à coup sûr ! soudain de l'un d'eux jaillit un faisceau lumineux qui, après avoir fouillé la mer en tous sens, vint finalement s'accrocher aux flancs d'un gros bateau plat, filant vers la haute mer.

— Nous avons passé un sans fil à ce patrouilleur. Il est accouru à toute vitesse. Maintenant il a découvert le sous-marin allemand ; il ne le lâchera plus.

En effet à peine Egbert avait-il prononcé ces mots qu'une nouvelle détonation retentit. Un obus, tiré par l'anglais, vint s'abattre non loin du sous-marin. Un deuxième, un troisième obus le serrent encore plus près.

— Pourquoi ne plonge-t-il pas ? demanda Thorold. Vous ne pensez pas que...

— Impossible, mon vieux Jimmy ! Il s'est approché trop de la côte ; le fond n'est pas suffisant pour qu'il puisse se dérober ainsi !

— Coulez-le ! Coulez-le ! cria Egbert.

Les coups se mirent à pleuvoir drûs. L'un d'eux toucha le sous-marin en plein milieu. Une gerbe de flammes jaillit de ses flancs et il vint s'échouer sur la grève. Son équipage tout entier s'était noyé.

— Les boches sont battus et bien battus ! s'écria alors un capitaine, qui venait de rejoindre le petit groupe dans la lande.

Maintenant dites-moi où est le précieux trésor, mon cher Mauwaring.

— Il est là ! bien gardé par vos hommes, capitaine Hulie !

Le capitaine tendit la main à Phillip et lui dit :

— Vous êtes renversant, mon cher ! Vraiment, je me demande si je dois vous punir ou vous féliciter.

— Oh ! on ne flanque pas aux arrêts un homme qui vient de découvrir un trésor de cinq cent mille livres ! Ça ne se fait pas !

— Non, évidemment ! Pourtant je tiens à ce que vous receviez, avec une décoration, une réprimande officielle.

— Oh ! très peu pour moi ! Je ne désire rien. Mais je pense qu'on devrait bien offrir à Jimmy et à miss Cécily un titre de chevalier, comme cadeau de noces. Ils l'ont bien mérité !

(Adapté et traduit du roman de Douglas Newton, par Albert Houlgard).

FIN

HOMMES ET CHOSES D'ALLEMAGNE



SCHEIDEMANN, président du conseil des ministres du nouvel empire allemand. C'est un socialiste qui vota tous les crédits de guerre, et mena contre Liebknecht une lutte qui se termina comme on sait.



KURT EISNER, assassiné le 22 février. — C'était une des grandes figures de l'Allemagne. Avec un courage et une franchise méritoires, le chef de la République bavaroise avait proclamé à la conférence socialiste de Berne l'écrasante responsabilité de l'Allemagne dans la tragédie de 1914. Ce fut son arrêt de mort.



LE COMTE DE BROKDORFF-RANTZAU ministre des affaires étrangères du nouveau conseil d'Empire. A prononcé contre la paix que les Alliés vont imposer à l'Allemagne des paroles menaçantes.

J'ai vu.



Le marchand de légumes

La tripière

Le boucher

Le charbonnier

La marchande de poissons

L'épicier

LES MAÎTRES DE L'HEURE.

LA VIE TROP CHÈRE

LORSQUE l'armistice fut signé le 11 novembre dernier, chacun crut que c'en était fait des restrictions, des privations, et bien peu de gens se doutaient que l'hiver 1918-1919 allait être au point de vue alimentaire le pire de tous. En quelques jours, les prix des denrées firent des bonds formidables et le coût de la vie devint littéralement fantastique.

Si l'annonce de l'intervention gouvernementale, sous la forme de baraques de ravitaillement, a déjà provoqué une certaine baisse, cela ne veut pas dire que la vie chère va disparaître du jour au lendemain : les causes de l'anarchie économique sont trop profondes et trop multiples.

On a répété volontiers que les salaires élevés des travailleurs des usines de guerre — les profits patronaux également — avaient provoqué dans la classe ouvrière des habitudes de bonne chère. Certes, les ouvriers et les ouvrières d'usine ont été de bons clients pour les marchands de victuailles ; mais à côté d'eux, il y eu tous ceux des classes libérales, les petits employés qui durent se restreindre, car leurs moyens d'existence n'ont pas augmenté. Leur abstinence compensait donc l'appétit des autres.

La main-d'œuvre agricole fut insuffisante, dit-on, et il manqua à la France l'apport des régions occupées par l'ennemi ou par les combattants. Évidemment, les paysans qui étaient au feu n'étaient pas à la charrue ; mais dans presque toutes les campagnes, les femmes se mirent hardiment à la terre et beaucoup d'entre elles travaillant sans relâche la rendirent aussi productive que si leurs hommes avaient été là.

SURPOPULATION ET TRANSPORTS INSUFFISANTS

Pour Paris comme pour toutes les grandes villes, une des causes de la raréfaction des denrées, et par conséquent de leur surenchérissement, réside dans l'accroissement de leur population. Il est naturel en effet qu'il soit plus difficile, aux 3 500 000 habitants du Paris actuel de trouver de quoi manger qu'aux 2 500 000 de l'avant-guerre, surtout que les arrivages sont moins abondants et, hélas, assez irréguliers.

Le problème est en effet insoluble puisque, paraît-il les moyens de transports doivent manquer encore pas mal de temps, la guerre ayant usé le matériel de nos chemins de fer et les wagons

allemands ne devant pas composer le déficit. En 1914, la France possédait en chiffres ronds 150 600 wagons. Les Boches en prirent 54 000 et il faut admettre que 50 000 autres sont devenus inutilisables. Or, sur le nombre total des wagons que l'Allemagne doit livrer aux Alliés, 54 000 sont attribués à la France, c'est-à-dire exactement le nombre qui lui fut volé. Les ateliers ont évidemment construit de nouvelles voitures, mais pas en quantité suffisante pour combler les pertes. Donc les réseaux français ont moins de matériel qu'avant août 1914, avec des charges exceptionnelles, puisque le service de la Guerre accapare presque tous les wagons.

DU PRODUCTEUR AU CONSOMMATEUR

La plus-value des produits importés et les droits de douane entravent l'importation, l'insuffisance du fret et la guerre sous-marine, la hausse du taux de l'intérêt, l'inflation fiduciaire, l'accroissement des impôts, la mauvaise gestion des fonctionnaires, le gaspillage du cheptel national par l'Intendance militaire, les lenteurs administratives, voilà encore autant d'éléments du renchérissement des denrées, qui ont fait que toutes les « indemnités de cherté de vie » sont devenues caduques en moins de trois mois et que se perpétue le conflit des salaires.

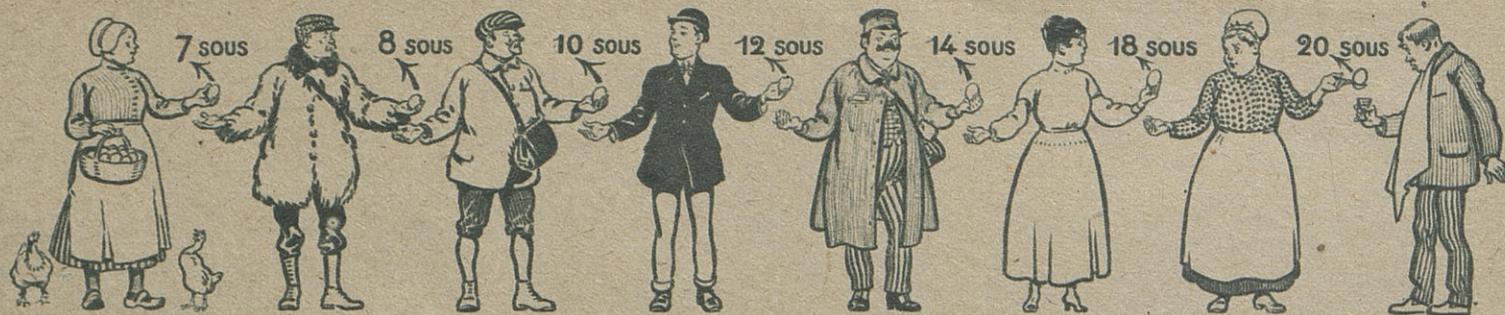
L'augmentation du nombre et des prétentions des intermédiaires et des détaillants n'est pas une des moindres causes de l'impasse où notre pays se débat trois mois après l'armistice.

Les fournisseurs du ministère de l'Armement avaient d'ailleurs donné l'exemple ; ils furent les premiers profiteurs de la guerre, les mercantis ne sont venus qu'après. A certaine époque, les femmes du monde elles-mêmes étaient intermédiaires et il n'était pas rare, entre deux tasses de thé, d'entendre une élégante vous demander si vous ne connaissiez pas quelqu'un d'influent pour passer marché de 1 000 mulets espagnols, de 50 000 couteaux suisses ou même pour 200 cuisines roulantes. Depuis la nature des transactions a changé, mais les intermédiaires sont restés. On propose maintenant des caisses de lait condensé des tonneaux de vin, des boîtes de figues et c'est ainsi qu'un inspecteur d'un commissariat de police parisien, tout en faisant ses enquêtes, cherchait



LES EXPLOITEURS.

— Toi, mon vieux, t'as de la chance de ne pas avoir vécu de notre temps ! (Extrait du Petit Bleu).



La fermière Le « coquetier » L'acheteur en gros Le mandataire aux Halles Le marchand en gros La marchande au détail La cuisinière Le consommateur

DU PRODUCTEUR AU CONSOMMATEUR

C'est la multitude des intermédiaires entre le producteur et le consommateur qui provoque presque toujours le renchérissement de la vie. Ainsi, en supposant qu'une fermière vende ses œufs sept sous pièce au ramasseur ou coquetier, il est très compréhensible que l'œuf, ait triplé lorsqu'il est passé successivement par les mains du coquetier, de l'acheteur en gros, du mandataire aux Halles, du négociant en gros, de la crémière et quelquefois à la cuisinière, pour arriver enfin sur la table du consommateur.

dernièrement preneur pour 1 000 kilos de sucre à... 3 fr. 80.

Déjà, en temps normal, l'approvisionnement des grandes villes entraînait un nombre respectable d'intermédiaires avant que les produits fussent achetés par le consommateur. Prenons par

exemple les produits les plus courants de la ferme : le lait, le beurre et les œufs. Que ce soit en Normandie, en Bretagne, dans les Charentes, ou en Touraine, le système est le même : le fermier attend le passage du ramasseur (le *coquetier* en Normandie) qui le visite une ou deux fois la semaine avec sa carriole. Le ramasseur porte sa récolte à l'acheteur en gros du centre le plus proche, qui envoie à un mandataire des Halles de Paris ce que ses ramasseurs lui ont cédé. Le mandataire vend à la criée à des marchands en gros, lesquels vendent aux détaillants, qui eux vendent au public. C'est ce qui explique qu'un œuf payé jadis, en temps de paix, un sou à la fermière n'en coûtait pas moins de 25 ou 30 centimes pris dans la boutique de la crémière.

Ainsi, après être passé par les différents échelons, le produit doublait, triplait et même quadruplait de valeur. Même en tenant compte des frais de transports, de la casse ou du déperissement, les bénéfices réalisés par les intermédiaires, véritables parasites, étaient vraiment exagérés, sinon même superflus.

LES TAXES INOPÉRANTES

Par ces temps de restrictions, les intermédiaires n'ont pas diminué bien au contraire ; leurs appétits ont augmenté eux aussi, ce que voyant les producteurs ont suivi le mouvement. Maintenant, il faut bien l'avouer, nos bons alliés Anglais et Américains ont leur part de responsabilité, car leur amour du confort et du bien-être matériel joint à leurs ressources financières, les ont portés à des surenchères pour accaparer la presque totalité de certaines productions de notre pays.

Le beurre de Normandie, en effet, n'est plus pour les estomacs français, ceux-ci ne payent pas assez cher, mais les rabatteurs chargés du ravitaillement des régiments britanniques raffent toutes les mottes dorées pour les tommies et les enlèvent à coups de banknotes. Les œufs ! Les Américains en sont friands. Rien qu'à Vichy, les hôpitaux américains exigeaient dix mille œufs par jour à raison de quatre par homme hospitalisé !

Pour entraver les menées des détaillants du commerce de l'alimentation M. Victor Boret avait cru trouver un remède dans les restrictions d'abord, dans les taxes ensuite. Les taxes eurent un effet néfaste, car elles n'ont pas eu une application générale. Le beurre, cette denrée introuvable à Paris parce qu'elle y est taxée 11 fr. 80 le kilo se vend couramment 18 et 20 francs, sous l'œil des gendarmes, dans les cen-

tres de production. Il est bien évident que dans ces conditions, un détaillant parisien ne peut vendre au prix de la taxe un produit qu'il aurait payé deux fois plus cher. Le résultat de la taxe du beurre fut immédiat : il disparut totalement.

A défaut de la réquisition, la taxe à la production eut été un moyen plus efficace. Il est vrai qu'en Bretagne, cet été, les villageoises qui venaient vendre au marché préféraient s'en retourner avec leurs mottes de beurre et leurs œufs plutôt que de les céder au prix taxé. Depuis les rabatteurs anglais ou américains sont allés les trouver à domicile !

L'INTERVENTION GOUVERNEMENTALE

Le renchérissement du coût de la vie, s'accroissant de plus en plus au point de devenir un véritable danger pour l'ordre social et pour la défense nationale, le Gouvernement pour conjurer ce péril a obtenu dernièrement du Parlement, sinon la loi martiale, du moins, des moyens de répression énergiques contre les spéculateurs et les accapareurs. Puis, M. Vilgrain, sous-secrétaire d'Etat au Ravitaillement, a élaboré un plan comprenant la constitution de stocks de denrées de consommation courante que le Gouvernement jetterait à un taux modéré sur les marchés des grandes villes, employant en même temps le système des boutiques municipales, ce qui forcerait les commerçants concurrencés à baisser leurs prix ou à perdre leur clientèle.

D'autre part, le Gouvernement, se rendant compte de l'inefficacité des taxes qui raréfiaient la production, est disposé à rendre la liberté commerciale qui assurera la suppression des trafics clandestins, se réservant de constituer des stocks de viande frigorifiée pour être certain de faire concurrence aux bouchers qui tenteraient de provoquer une hausse des prix.

Cependant, malgré le bon vouloir des pouvoirs publics, il ne faut pas s'illusionner et prévoir le retour à la vie normale comme un événement proche. Tant que le ravitaillement des régions libérées ne sera pas assuré régulièrement, tant que d'importants contingents anglais et américains resteront en France, tant que les transports ne seront pas rétablis, les difficultés du ravitaillement subsisteront, les denrées alimentaires seront en quantité insuffisante et ceux qui payeront plus cher se ravitailleront toujours plus facilement que ceux qui ne voudront pas se laisser tondre.

En attendant les restaurants à la mode n'ont jamais une table libre et les tearooms qui s'ouvrent à Paris sont envahis tous les jours bien qu'ils débient pour six francs une simple tasse de thé sans sucre, ni lait, agrémenté de trois microscopiques petits fours. C'est cher l'eau chaude !



ENCORE UN INTERMÉDIAIRE
Et ce n'est pas un des moins exigeants !

LE PRIX DE LA LIVRE DE BEURRE



En 1914 En 1915 En 1916 En 1917 En 1918 En 1919

POL FIQUEMONT.

LA JOURNÉE DES PETITES AUXILIAIRES



Faisons remarquer tout de suite à nos lecteurs et surtout à nos lectrices qu'il s'agit ici de "petites auxiliaires" anglaises, et que, par surcroît, le crayon malicieux de l'artiste — un des meilleurs humoristes du "Tattler" — a manifestement exagéré. Ce n'est qu'une charge amusante. Car on sait bien, n'est-ce pas, que partout, et surtout en France, les petites auxiliaires ont, comme nos poilus, fait "tout leur devoir". Sans doute quelques mauvaises langues prétendront.... Mais c'est faux, ou du moins ce n'est là qu'une de ces exceptions dont on sait d'ailleurs qu'elles confirment la règle. Flâner, fumer, marivauder et passer des heures et des heures à se poudrer ou à se fatiguer les ongles, roses déjà comme un corail, d'un polissoir vraiment inusable, voilà ce qu'on n'a jamais vu dans nos bureaux sévères. Nous en appelons du reste au témoignage incorruptible de tous les S. X. mâles, qui vivent à l'œuvre les charmantes "petites auxiliaires".

LES ENGIN A RETARDEMENT

Le tragique accident de Nanteuil, qui fut mystérieux pendant quelques jours, nous a laissé le souvenir d'une amusante histoire dont les graves savants et metteurs en scène ont fait des frais. Certes, les Boches sont capables du crime dont on les accusait ;

mais de là à voir des machines infernales à la base de tous les déraillements survenant sur nos réseaux, il y a loin. A l'avenir, soyons plus circonspects.

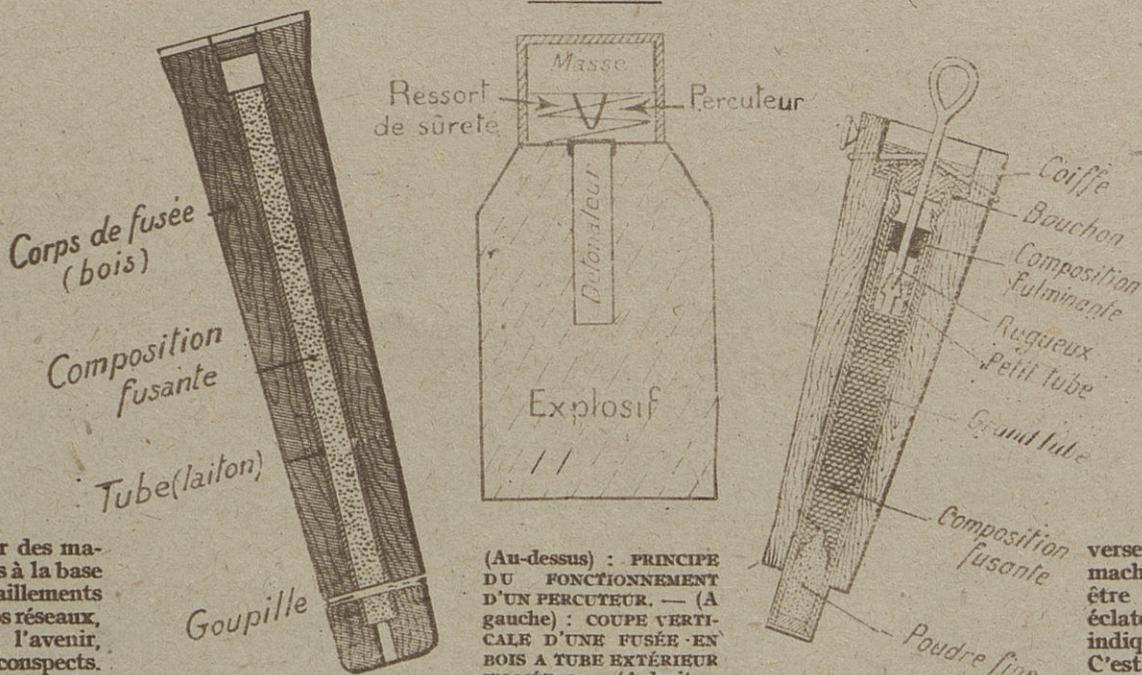
Les engins à retardement — l'actualité nous y ramène — sont de vieilles connaissances. Les anarchistes s'en servaient pour accomplir leurs exploits, et toutes les armées modernes utilisèrent, pour armer les obus, des fusées dites à temps qui permettent de retarder l'explosion pendant quelques secondes, ou même quelques minutes après que le projectile a atteint son but. La bombe pénètre à l'intérieur de l'objectif, qui peut être un ouvrage de défense et qui a été souvent, dans les villes bombardées, des maisons d'habitations, et les démolit.

Les mineurs, les carriers emploient couramment, pour provoquer l'explosion, des mines qui désagrègeront les roches, un cordon bickford qui est la plus simple des machines à retardement.

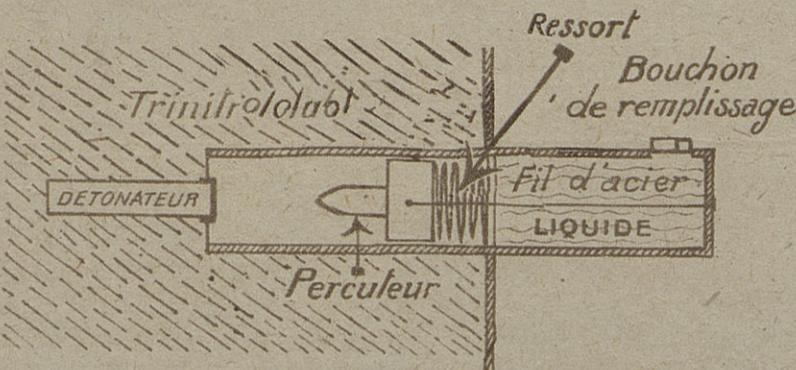
Les effets brisants de la poudre ordinaire sont très intérieurs à ceux que l'on obtient avec la dynamite ou d'autres explosifs comme le trinitrotoluol, par exemple, qui chargeait les bombes de gothas. Mais pour obtenir l'explosion de ces corps, il est nécessaire de provoquer une *détonation*, car l'approche d'une flamme n'aurait aucun effet.

Vous connaissez tous les petites amorces que l'on vend aux enfants pour faire du bruit avec des pistolets à quatre sous. Entre deux rondelles de papier, deux confettis, on dépose un tout petit peu d'un produit que l'on nomme du fulminate de mercure. Un choc en détermine l'explosion. Le fulminate de mercure, qui paraît inoffensif, employé sous cette forme est un corps extrêmement dangereux ; il suffit de le gratter légèrement avec une plume pour qu'il explose. La pyrotechnie en use largement, en prenant de très grandes précautions. On en glisse une petite pincée dans un tout petit tube que l'on coiffe d'une capsule. C'est le tube *détonateur* qu'un *percuteur* fait exploser.

Dans tous les projectiles à retard, le détonateur est noyé dans la masse de l'explosif : seule émerge la capsule, comme celle d'une cartouche de chasse à percussion centrale : en face, maintenue par un ressort, la pointe percuteuse menace la capsule. Au moment voulu, cette pointe frappe l'amorce qui fait exploser le fulminate du détonateur puis la dynamite ou le trinitrotoluol contenus dans la bombe.



(Au-dessus) : PRINCIPE DU FONCTIONNEMENT D'UN PERCUTEUR. — (A gauche) : COUPE VERTICALE D'UNE FUSÉE EN BOIS A TUBE EXTÉRIEUR EN MÉTAL. — (A droite) : FUSÉE EN BOIS POUR GRENADES A MAIN.



PRINCIPE DE L'APPAREIL A RETARDEMENT.

Nos ennemis ont inventé les engins à surprises qui détonent plusieurs heures, voire même plusieurs jours, après qu'ils ont été amorcés. Nous avons prié M. Kling, directeur du laboratoire municipal qui, au cours de sa belle carrière scientifique, a eu entre les mains toutes sortes d'engins meurtriers, depuis ceux des anarchistes jusqu'à ceux des boches, de bien vouloir nous dire en quoi consistent ces nouvelles inventions.

LE PRINCIPE DE MACHINE A RETARDEMENT. — L'OPINION DE M. KLING

La construction de ces engins, nous explique M. Kling, est une très intéressante application d'un principe de la chimie-physique. Un fil d'acier de faible diamètre retient un percuteur qui écrase un ressort antagoniste. Le fil traverse un réservoir contenant une solution de sulfate de cuivre qui se décompose sous l'action du métal. L'acier se dissout peu à peu et le cuivre du liquide prend lentement la place du fer. On peut dire qu'à un moment donné le fil d'acier a été remplacé chimiquement par un fil de cuivre. Mais ce n'est pas du cuivre résistant, il n'est constitué que par de minuscules parcelles de métal, en quelque sorte collées les unes contre les autres, et ne présentant aucune résistance à la traction. Le fil n'a plus aucune ténacité et vaincu par la puissance du ressort, antagoniste du percuteur, se rompt pour libérer ce dernier qui vient frapper la capsule de fulminate de mercure et provoque l'explosion.

L'action chimique pourrait être réglée par la teneur en sulfate de cuivre du liquide ; mais les résultats ne seraient pas suffisamment précis. L'Allemand, inventeur du système, a trouvé

mieux en ajoutant au liquide une quantité bien dosée de glycérine. Il fit construire des ampoules en verre contenant le mélange de liquide corrosif et de glycérine. Chaque ampoule portait une étiquette indiquant le temps, de sorte qu'il suffisait de

verser le mélange dans la machine infernale, pour être certain que celle-ci éclaterait dans le temps indiqué sur l'ampoule. C'est une machine de ce genre qui fit sauter l'Hôtel de ville de Noyon.

Les mécanismes d'horlogerie ont été peu employés pour obtenir des effets de retard. Ils n'offrent pas une sécurité suffisante.

Cependant, on a trouvé des mécanismes d'horlogerie à bord des avions pour provoquer automatiquement leur incendie au cas où ils seraient obligés d'atterrir en territoire ennemi. Dans la partie vitale de l'avion, était installée une boîte rectangulaire, pourvue d'une poignée extérieure. Quand le pilote, obligé d'atterrir pour une cause quelconque, se voyait contraint d'abandonner son appareil, il tirait sur la poignée pour produire le déclenchement d'un mou-

vement d'horlogerie. Cinq minutes plus tard, le percuteur provoquait l'explosion d'acide picrique et l'avion brûlait.

Les fusées ordinaires à temps, d'abord employées dans la guerre contre les avions, ne se comportent pas, à 3.000 mètres de hauteur, comme à la surface du sol.

La diminution de la pression atmosphérique apporte un retard à la combustion de la poudre dans le serpentin de métal. Quelquefois même la flamme s'éteint. C'est un phénomène très curieux, dont M. Kling nous a expliqué très simplement le mécanisme :

Dans le tube, la poudre brûle par la surface : les gaz chauds qui naissent restent emprisonnés pendant quelque temps au-dessus de cette surface, et échauffent suffisamment la portion de poudre qui est au-dessous, pour lui permettre de s'enflammer. Mais, si on produit une raréfaction d'air dans le tube, ces gaz sont en quelque sorte aspirés ou fur et à mesure de leur formation et cessent de remplir la fonction qui leur est dévolue. La combustion se ralentit et finit même par cesser.

A 3.000 mètres de hauteur, les choses se passent comme nous venons de l'expliquer ; c'est pourquoi les shrapnels ordinaires éclatent rarement au bout du temps qui a été déterminé, d'après la hauteur de l'avion. Les Allemands ont alors imaginé, pour remédier à cet inconvénient, une fusée à mouvement d'horlogerie qui permettait, au moment voulu, de provoquer le choc d'un percuteur sur la capsule de fulminate. Ces mécanismes sont très délicats et cependant les Allemands en ont obtenu d'excellents résultats.

LÉON FOURNIER.

J'ai vu.
LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



Aux obsèques du général Moinier, gouverneur militaire de Paris. — M. Nail lisant son discours devant le cercueil.



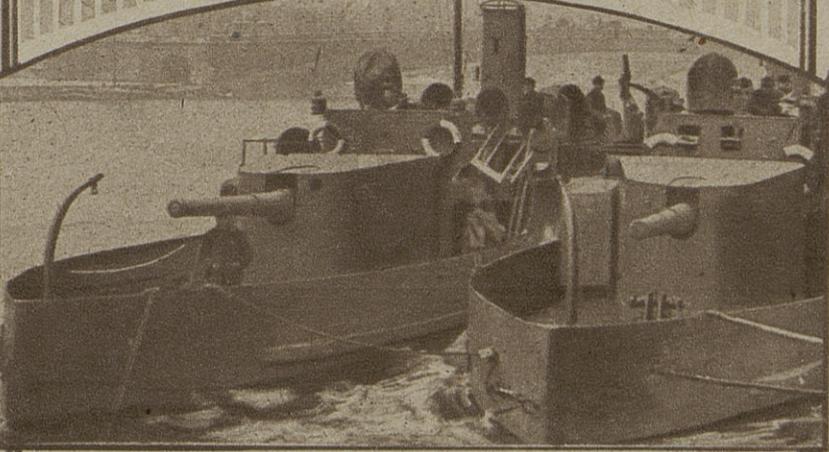
A Bucarest, le général Berthelot reçoit le général Franchet d'Espèrey, commandant en chef de l'armée des Alliés de Salonique.



A propos du 72^e anniversaire de Thomas d'Edison : l'illustre inventeur américain au milieu de sa famille.



Le général Berdoulat, qui devient gouverneur de Paris.



Les canonniers françaises qui se rendent sur le Rhin, pour assurer la surveillance du fleuve. Elles sont amarrées à Paris, au quai d'Orsay.



Le général Milner, commandant en chef de l'aviation américaine en France.



Près de Neustadt, en Palatinat : S. E. Phya Bibadh Kosha, ministre de Siam à Rome (en civil), au milieu du groupement automobile siamois.



Le général Pellé, chef de la mission française à Prague près du gouvernement tchéco-slovaque.



Au Bois de Boulogne, pendant les grands froids de février, Parisiens et Parisiennes ont pu patiner sur le lac autour de la grande île pendant trois jours.



La duchesse de Sutherland, qui a effectué un voyage à bord de l'aéroplane du cap. Gathergood.

Les Échos de J'ai Vu...

UN ARRIÈRE PETIT-FILS DE NAPOLEON I^{er}

En septembre dernier, le général Bourgeois, directeur du service géographique de l'Armée, a signalé discrètement, à une séance de l'Académie des Sciences, la mort glorieuse au champ d'honneur du soldat Mesnard, qui a appartenu au service géographique. Aujourd'hui il nous est possible de donner ici, de la plume de sa sœur, quelques renseignements biographiques sur ce jeune soldat mitrailleur, d'origine impériale, tué au moment qu'il allait passer sous-lieutenant.

Daniel - Napoléon - Jean-Fernand Mesnard, né à Sérignan (Hérault) le 25 août 1896, était l'arrière-petit-fils de Napoléon I^{er}, par sa mère, M^{me} Mesnard née Léon, fille du comte Léon, fils naturel de Napoléon I^{er} et de Eléonore Dannelle de la Plaigne, lectrice de Caroline



Au bal de l'Albert Hall, miss Mac Kusick, qui représentait la France.

Murat, avec laquelle elle avait été élevée avec M^{me} Campan. Ses études se firent en partie au Collège Stanislas à Paris ; mais dès sa tendre enfance il manifesta un goût très prononcé pour le dessin et ces dispositions ne firent que s'accroître avec l'âge. Entré en septembre 1913 à l'école de dessin du Service Géographique de l'Armée, il resta toujours le premier de sa promotion et obtint dans tous les concours les premiers prix et plusieurs médailles.

Très patriote et très courageux, dès le début de la guerre, il s'engagea comme infirmier brancardier et la nuit allait donner ses soins à l'hôpital d'Aubervilliers, tandis que le jour il suivait régulièrement les cours à l'École de dessin. Puis il suivit les classes de la Fédération nationale et partit enfin à sa plus grande joie au 17^e chasseurs à cheval en garnison à Saint-Maixent. Impatient de partir au front, il crut hâter son départ en venant faire un stage à Vincennes d'où il sortit mitrailleur avec certificat « très apte ». C'est avec cette mention qu'il partit comme volontaire au front le 6 juin 1916. Le 17 juillet 1917 il fut tué à son poste de guetteur dans la tranchée de Salins devant Reims. Sa mort héroïque lui valut la croix de guerre et la citation suivante : « Cité à l'ordre du 17^e régiment de chasseurs au 24 juillet 1917. Tué à son poste de combat de fusilier-mitrailleur où il était resté sous un bombardement de grosses torpilles qui faisait craindre une attaque de l'ennemi. »

Il a été provisoirement inhumé au cimetière militaire de Reims.

UN AMATEUR D'ART

Un marchand de vins de Bercy qui est mêlé à une affaire des wagon-réservoirs, trafic, corruption de fonctionnaires, etc., est un des mélomanes les plus éclairés de notre époque. On peut être un peu mercanti et tout de même être artiste. Avant la guerre notre homme ne manquait pas une saison de Bayreuth ; il avait commandité fortement le théâtre des Champs-Élysées et possède encore une collection de tableaux où les

QUELQUES LIVRES A LIRE (ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE)



L'adjutant Vialla, Jacques Morlane, Le dessinateur Poulbot, L'humoriste Avelot, publiés par l'éditeur de la Revue de la Vieillesse. Quelques grands duels Garros, récit des exploits du célèbre aviateur. Les Gosses dans les Ruines. L'homme verdâtre, roman fantaisiste.

Mathisse voisinent avec les Gauguin.

Interrogé par le juge d'instruction qui savait à quel amateur délicat il avait affaire, celui-ci s'étonna de le voir dans un si mauvais cas.

— Comment, vous, un homme intelligent ! un amateur d'art.

Alors le négociant avec une bonne éclatante foi s'écria :

— Sûrement ! monsieur le juge, pour se permettre d'encourager les artistes, il faut s'arranger pour gagner de l'argent sur le dos de ceux qui ne le sont pas !

PAUVRE PANDORE

Je connais un soldat qui a voué aux gendarmes une rancune éternelle. Il n'est d'ailleurs pas le seul. Ils sont comme ça toute une bande qui ne peuvent, on ne sait pourquoi, les voir en peinture. Celui dont je parle, serait comme ses camarades fort empêtré d'en révéler l'obscur origine, mais dès qu'il voit un « guignol », comme il les appelle, il ne peut s'empêcher de ronchonner des imprécations. Or, il rencontra un soir, la nuit tombée, sur le quai d'Orsay, un superbe Pandore qui s'avancait vers lui, le visage aimable. Immédiatement le front du poilu se barra d'une ride et il se tint prêt à tous les événements :

— Vous êtes en permission, mon ami ? demanda l'attaché à la pré-vôté.

— Faut croire !
— Depuis longtemps ?
— C'est-il que vous êtes de service ?

— Non, mais...
— Alors, si vous n'êtes pas de service, je vous laisse tomber... Salut !

— Mais, mon ami...
— Je ne suis pas votre ami...
— Je voudrais vous demander si vous connaissez assez Paris pour...
— A la gare !
— Dites-moi le chemin des Invalides.

— Le chemin des Invalides... Attendez un peu. Vous prenez le premier boyau à gauche, vous allez jusqu'à la tranchée n° 3, vous demandez les trois marches de sortie pour vous glisser dans les barbelés, vous n'avez pas besoin de faire trois pas de plus ; les deux mitrailleuses d'en face que vous verrez bien vous y conduiront, aux Invalides ; ce n'est pas plus malin que ça...

Et, tournant le dos, ce « terrible torial », satisfait, riant de toutes ses dents un peu noircies par l'abus de sa bouffarde, s'en alla en fredonnant Madelon d'un air vainqueur.

L'EAU NOUS EN VIENT A LA BOUCHE

Rien n'est plus mélancolique à lire, en ces temps de vie chère ou le moindre repas à l'hôtel vous coute dans les quinze à vingt francs, sans les vins, que cette description réaliste des tables d'hôte parisiennes, écrite par un journaliste en 1830 :

« ... A dix-sept sous, on jouit d'une nappe... A vingt-deux, on a la serviette et la fourchette en métal d'Alger, voire même en argent. Trois sous de plus, et l'on touche à la trinitaire du luxe.

« A vingt-cinq, en effet, la table d'hôte qui, jusque-là, suivant la belle expression de Bossuet, n'avait de nom dans aucune langue, commence à se décorer du titre de *cuisine bourgeoise*. Bourgeoise, soit ! Le principal de la cuisine bourgeoise, c'est l'énorme cornichon, le radis, le sel, le poivre à discrétion, disposés carrément, car la symétrie est déjà de rigueur céans.

« L'accessoire, c'est la soupe, le bouilli et deux plats de pommes de terre ou de haricots secs ; le tout terminé par un brie farineux et arrosable d'un vrai mâcon, venu le mois dernier directement des Grandes Indes, sous la forme, peu liquide et point du tout alcoolique, de bûches de bois rougeâtre... Chaque couvert se compose d'une cuillère, d'une fourchette, d'un couteau, d'une serviette, d'un verre, d'un carafon de ce nectar artificiel. Le pain est à discrétion. Enfin, il serait injuste de ne pas dire qu'on vous change régulièrement d'assiette à chaque nouveau plat... De trente à quarante sous, la table d'hôte s'élève, en général, jusqu'au surnom de *pension bourgeoise* : ici, la soupe devient *potage*, et le bouilli se surnomme *baruf*. C'est mieux, c'est infiniment mieux. Le plat de résistance, le plat soigné, le centre, le pivot du système culinaire de la *pension bourgeoise*, c'est, d'ordinaire le fricandeau, avec son oseille juteuse... »

« Le citateur n'a pas la cruauté de continuer : brie, bœuf, pain à discrétion, mâcon... fricandeau à l'oseille... et pour deux francs ! Que les temps sont changés... »



Rapatriés belges hospitalisés en Angleterre et qui regagnent leur pays à bord de la "Ville de Liège". Les voici en vue des côtes de la Belgique. Leurs visages respirent une satisfaction profonde.

Ah ! certes, oui nous avons fait du progrès depuis Louis-Philippe !

BONNES A TOUT FAIRE

— Ah ! Madame, vous vous plaignez, votre bonne est loin d'être une perle, elle fait mal la cuisine, elle est gâcheuse, elle est sottée, elle n'a aucun soin, et vous hésitez chaque jour à lui donner ses huit jours. N'en faites rien ! Elle se contente de gages médiocres et c'est là le miracle. Voulez-vous que je vous raconte une petite histoire d'hier matin.

Une dame est allée dans un bureau de placement où un nombre assez grand de postulantes espéraient une place ; c'étaient des ouvrières d'usine licenciées qui tâchaient de retrouver une autre occupation. Elle interrogea l'une d'elles :

— Vous avez déjà été en place ?

— Non, madame.

— Vous ne connaissez pas le service ?

— Non, madame.

— Vous savez un peu de cuisine.

— Oh ! Très peu.

— Vous savez coudre ?

— Non, madame.

— Et combien voulez-vous gagner ?

— Cent francs par mois, vingt francs de vin et dix francs de dessert, parce qu'on m'a dit qu'on ne donnait pas de dessert à la cuisine et que moi je ne peux pas m'en passer.

La dame n'a pas essayé de discuter ; elle est partie, affolée.

Gardez votre bonne, je vous dis, et tâchez surtout qu'elle ne lise pas ces lignes, elle vous demanderait une augmentation !



A l'Albert Hall, un bal en l'honneur des marins français : miss Price.

SOUVENEZ-VOUS

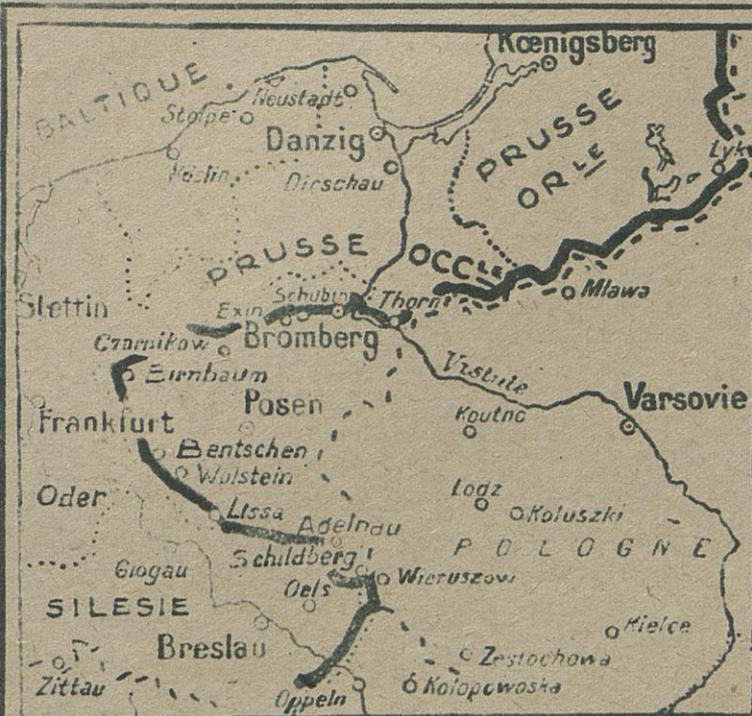
Par tous les moyens possibles il convient de former l'âme des enfants de France. Il faut qu'ils se rappellent constamment les atrocités de la guerre, déchaînées par la cupidité d'un peuple de proie, il faut qu'ils se souviennent des crimes allemands. C'est dans ce but que s'est fondée la société : *Souvenez-vous*, qui a pour président M. Jean Richepin, de l'Académie française, et comme vice-présidents : MM. Paul Escudier, député ; Ch. Guernier, député, ancien sous-secrétaire d'État ; Ad. Brisson, directeur des « Annales » ; Georges Lecomte, ancien président de la Société des gens de lettres ; Romain Coolus, ancien président de la Société des auteurs dramatiques. Le secrétaire général est M. Ed. Benoit-Lévy, président des Amis de Paris ; le trésorier, M. Georges Duvelloyer, industriel d'art.

La cotisation commence à 2 francs. Le Siège social est 167, rue Montmartre, Paris. Tout le monde voudra soutenir et propager cette œuvre, dont la nécessité est évidente et dont des sections vont se créer partout en France.

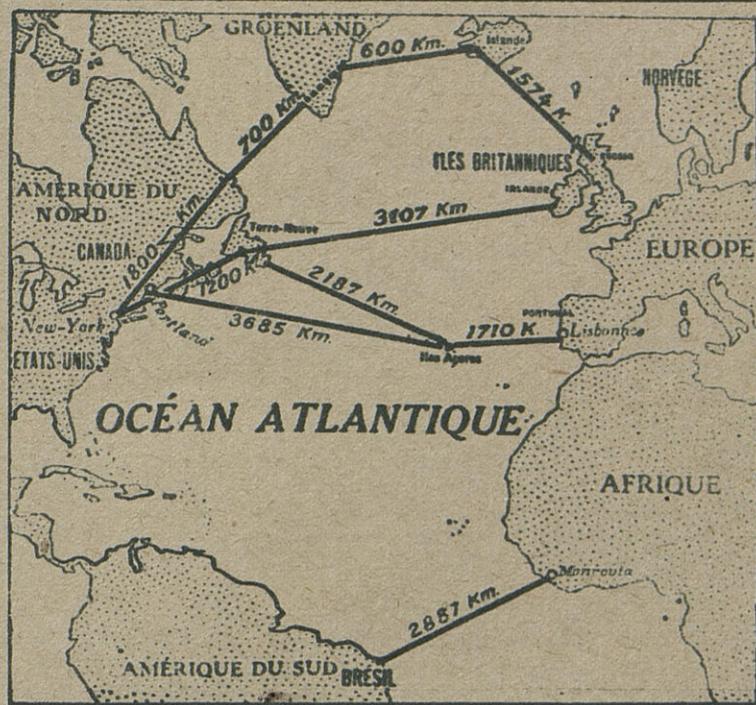
Conférences, livres de classe, albums représentations théâtrales et cinématographiques, commémorations et pèlerinages, *Souvenez-vous* mettra toutes les ressources de l'art pour poursuivre son œuvre nationale.

J. V.

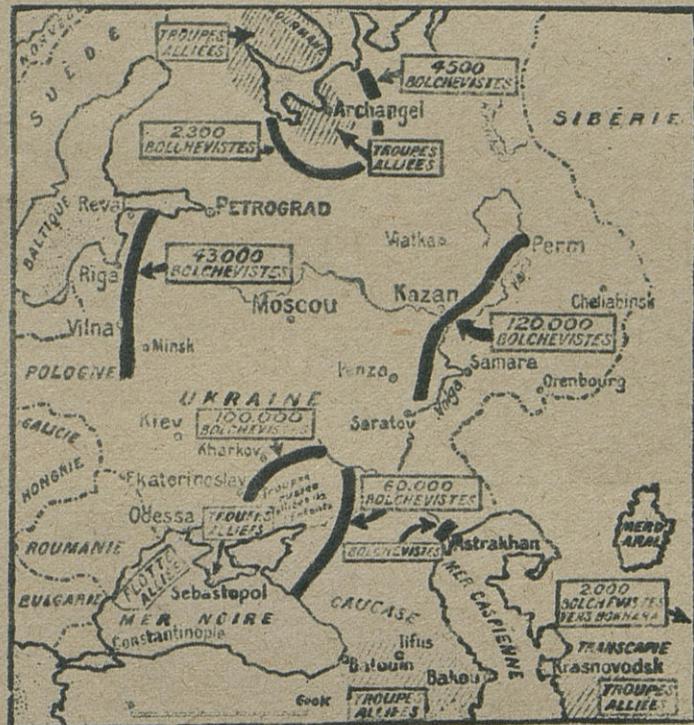
L'ACTUALITÉ PAR LES CARTES



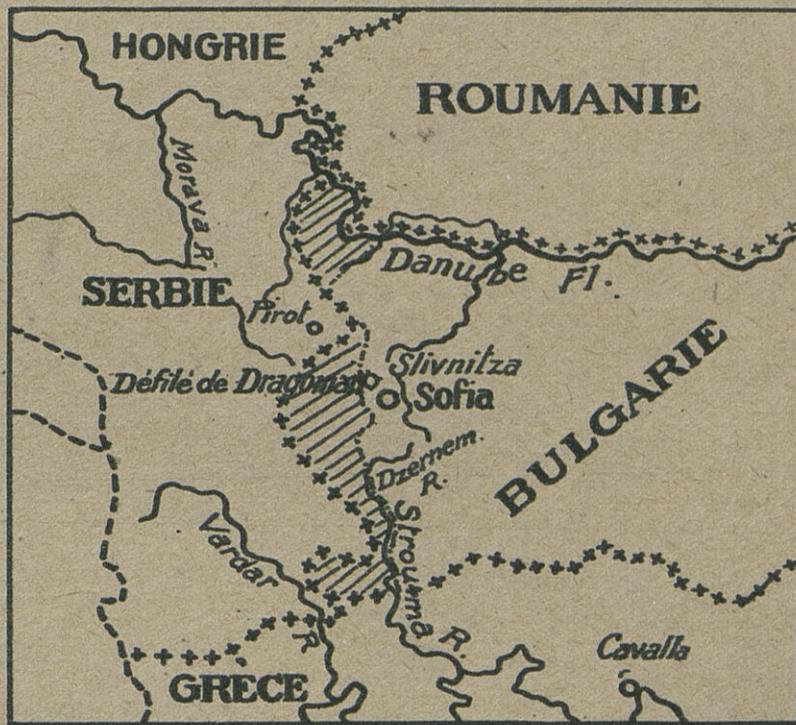
LE DERNIER ARMISTICE. — Une des clauses du renouvellement de l'armistice à courte période, signé le 17 février, interdit aux troupes allemandes, déjà en ligne de bataille, toute opération de guerre contre la Pologne et leur enjoint de ne pas franchir les lignes qui sont marquées sur la carte d'un gros trait noir.



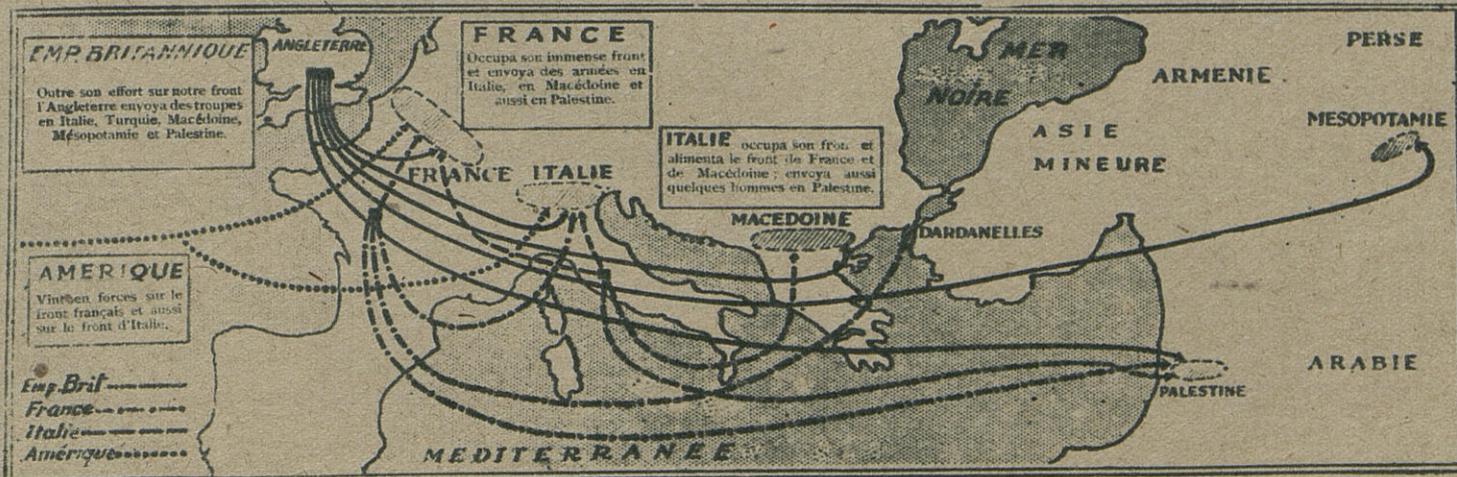
LES AVIONS VONT-ILS TRAVERSER L'ATLANTIQUE? Ce raid sensationnel sera, assure-t-on, tenté à brève échéance. Le «Daily Mail» y consacre un prix de 250.000 francs. On verra, sur notre carte, les diverses routes qui s'offrent au pilote hardi qui tentera cette traversée sur quelque appareil géant à grande puissance.



LE DANGER BOLCHEVISTE. — Voici les points précis où sont groupées les armées de Lenine. On peut voir, d'après la carte, que si une barrière sanitaire a été établie par les soldats Alliés au Nord et au Sud, l'infiltration du virus bolcheviste peut se faire par la Sibérie et l'Allemagne.



LE CONFLIT SERBO-BULGARO-ROUMAIN. — Mettre d'accord les Balkaniques, même nos alliés serbes et roumains qui veulent devenir de grandes puissances, est un des points délicats du traité de paix qui s'élabore lentement. Au nom du principe des nationalités, des rivalités s'accusent. Voici, en hachures, la zone des territoires en litige.



EMPIRE BRITANNIQUE
Outre son effort sur notre front l'Angleterre envoya des troupes en Italie, Turquie, Macédoine, Mésopotamie et Palestine.

FRANCE
Occupa son immense front et envoya des armées en Italie, en Macédoine et aussi en Palestine.

ITALIE occupa son front et alimenta le front de France et de Macédoine; envoya aussi quelques hommes en Palestine.

AMÉRIQUE
Vint en forces sur le front français et aussi sur le front d'Italie.

Emp. Brit. —
France —
Italie —
Amérique —

COMMENT LES TROUPES DES ALLIÉS ALIMENTÈRENT, DANS LE MONDE, LES DIVERS FOYERS DE LA GUERRE:
A voir le diagramme ci-contre, on se rend mieux compte des déplacements de troupes que la guerre nécessita. Il accuse le labeur formidable qu'accomplissent

les marines alliées: elles contrôlaient et assuraient le transport des armées qui combattaient un ennemi dont le principal atout fut d'occuper les lignes intérieures.

Femina



PIERRE LAFITTE
DIRECTEUR

LE 1^{er} DE
CHAQUE MOIS

5 magazines dans 1

Telle qu'elle va reparaitre le 1^{er} de chaque mois, à partir du 1^{er} Mars, la plus importante Revue féminine du monde entier répondra certainement à tous les goûts, à tous les besoins, à toutes les aspirations féminines. FEMINA sera en effet, à la fois.

UN MAGAZINE :

de Modes

puisque on trouvera, dans chaque numéro, un minimum de 100 modèles des grands couturiers et modistes de Paris, des ouvrages d'art féminin, des suggestions d'aménagement, des indications pour les petites couturiers, des toilettes du meilleur goût facilement copiables, un service de patrons, des étoffes, des coiffures, des danses, des recettes culinaires, des conseils esthétiques, des bijoux, des parures, etc.

Artistique

puisque chaque numéro constituera un véritable album de luxe sous couverture en 4 couleurs (beau papier couché, typographie d'art), illustré par des artistes tels que Barbier, Benito, Boutet de Monvel, Zyg Brunner, Cappiello, Castex, Dartey, Domergue, Drian, Abel Faivre, Mme Forain, Henry Fournier, Girardelos, Leonnec, L'Hon, Lepape, Lorenzi, Mahias, Sem, R. Vincent, etc.

Littéraire

puisque la rédaction comprend des noms tels que : MM. Maurice Barres, Paul Bourget, René Boylesve, Brieux, Alfred Capus, Maurice Donnay, Pierre Loti, Marcel Prévost, Henri de Régnier, de l'Académie Française.
Comtesse de Noailles, Mmes M. Borelly, L. Delarue-Mardrus, Colette, Myriam Harry, G. d'Houville H. Miropolsky, C. Mayran, H. Picard, Rachilde, M. Tynaire, C. Yver, etc.
MM. P. Adam, H. Bataille, L. Bertrand, T. Bernard, E. Berr, H. Bordeaux, L. Descaves, H. Duvernois, A. Flament, R. de Flers, L. Forest, Franc-Nohain, J. des Gachons, J. Galtier, P. Géraudy, F. Gregh, A. Guinon, Sacha Guitry, A. Hermant, Ed. Jaloux, F. Jammes, M. Magre, G. de Pawlowski, G. de Porto-Riche, Rip, L. de Robert, D. Sylvaire, F. Vandérem, J.-L. Vaudoyer, Clément Vautel, P. Véber, P. Wolff, etc.

Instructif

puisque on y trouvera des études sur "l'Art de lire" par E. Vuillermoz ; "l'Art de se meubler" par A. Fauchier-Magnan ; "l'Education musicale" par Reynaldo Hahn ; "l'Art de s'y connaître en peinture" par E. Henriot ; "Les questions sociales" par Hélène Miropolsky ; "l'Art des jardins" par Louis Forestier, etc.

Vivant

puisque toute l'actualité mondaine, théâtrale, sportive, artistique, musicale y sera reflétée chaque mois par de belles photographies ; mariages, bals, courses, grandes premières, expositions, bienfaisance, villes d'eaux, concerts, sans parler de photographies d'intérieurs, villas, châteaux, cottages, etc.

NOUS ENGAGEONS NOS LECTRICES A SE PROCURER LE N° DU 1^{er} MARS IMMEDIATEMENT.

Abonnements pour 12 numéros :
FRANCE : 30 fr. - ETRANGER : 36 fr.

Editions Pierre Lafitte
90 av. des Champs Elysées
Paris

MULLERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE
DE LA
C^o G^o de l'Afrique Française
Société au Capital de 5.000.000
4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT
de
Fabrication Française
le



LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS



SAVON
LA PERDRIX
EXTRA PUR

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES
DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS
exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme.
Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

Saint de Genast
Quand Madelon...



CARTE POSTALE EN COULEURS
de ce Grand Succès
Le cent 42.50. Le mille 440 fr. En vente partout 0.25
la carte. — Commandes avec mandat-poste en billets.
Librairie de l'Estampe 21, rue Joubert PARIS
Franco catalogue gros des Cartes d'actualités patriotiques

CRÈME SIMON Beauté
Hygiène **POUDRE SAVON**

TIMBRES-POSTE COLLECTIONS
pour **Emile CHEVILLIARD**
13, B^e Saint-Denis, Paris



Prix courant gratis et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux.
Achat de Collections et de tous lots de timbres.

Pour conserver les numéros de **Jalou**
DEMANDEZ LE
RELIEUR-CLASSEUR dit "ÉLECTRIQUE"
Franco : 3 fr. 75

JEUNES GENS CLASSES 20-21



réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouv. méthode de culture phys. de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour créer une nation forte et saine et défendre la Patrie.
-- Brochure gratis contre timbre. --
Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notices gratis.
NERVOONAL, 57, Av. Suffren, Paris

Maladies de la Femme

LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les malaises redoublent. Le **FIBROME** se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.



QUE FAIRE? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : **Faites une cure avec la**

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la **Jouvence de l'Abbé Soury** est composée de plantes spéciales sans aucun poison; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du **RETOUR d'AGE**, Étourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'**HYGIÉNITINE des DAMES** (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable **JOUVENCE** de l'Abbé **SOURY** avec la Signature de **Mag. DUMONTIER**.

(Notice contenant renseignements gratis.)

INTERDITE
jusqu'ici par

LA CENSURE

L'HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE
par Jacques MORTANE
paraît maintenant dans

La Guerre Aérienne

qui, depuis le 6 Février, est devenue

LA VIE AÉRIENNE

publiée au prix de
1 FRANC
LE NUMÉRO,
:: sur 24 pages ::

Huit pages, sur beau papier fort, sont consacrées à :

L'HISTOIRE DE LA GUERRE AÉRIENNE

qui sera complète en 120 fascicules, formant 3 beaux volumes de 320 pages, remarquablement illustrés et relatant

tout ce qu'on n'avait pu dire :
tactique, combats, bombardements, évasions, missions spéciales, etc., etc.

GYRALDOSE

Hygiène de la Femme

La Gyraldose est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne, matin et soir.

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Préparée dans les Laboratoires de l'Urodonal et présentant les mêmes garanties scientifiques.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte, fco, 5 fr. 30; les 4, fco, 20 fr.; la grande boîte, fco, 7 fr. 20; les 3 boîtes, fco, 20 francs.

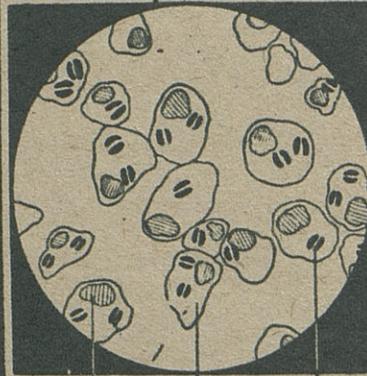


Pagéol

ÉNERGIQUE ANTISEPTIQUE URINAIRE

Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Évite toute complication

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912.



Noyaux des Globules blancs Gonocoques
Goutte de pus vue au microscope.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 5 fr. 60; la boîte, franco, 11 francs.

VAMIANINE

Dépuratif intense du sang,
non toxique

Avarie, Tabes,
Maladies de la Peau

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco, 11 francs.

Aucun envoi contre remboursement.

Brochure sur demande.



Vamianine jugule l'avarie et en empêche toutes les manifestations.

FANDORINE

et les maladies de la femme

80 % des Femmes
ne sont pas satisfaites
de leur santé !

Fibromes
Tumeurs
Hémorragies
Métrites
Irrégularités
Neurasthénie
Migraines



Je ne suis plus nerveuse et je n'ai plus de migraines depuis que je fais ma cure mensuelle de Fandorine.

La FANDORINE régularise la circulation sanguine. Cette rééducation donne également des résultats parfaits dans les troubles et retards, causes de tant de maladies.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon de FANDORINE, franco, 11 francs. Flac. d'essai, 5,30.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

JUBOL

Éponge et nettoie
l'intestin,

Évite l'Appendicite
et l'Entérite.

Guérit les
Hémorroïdes,

Empêche l'excès
d'embonpoint.

Régularise l'harmonie
des formes



Constipation
Entérite
Étourdissements
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines

Pour rester en
bonne santé
prenez chaque
soir un
comprimé de
JUBOL

COMMUNICATIONS :
A l'Acad. sur. des Sciences
(28 juin 1909)
A l'Académie de Médecine
(21 décembre 1909)

L'OPINION MÉDICALE :

Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin paresseux par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans.

D. BÉMOND, de la Faculté de Médecine de Montpellier

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes phar. La boîte fco 5 fr. 80, les 4, fco 22 fr.

URODONAL

et l'Opinion médicale

Je tiens à vous déclarer qu'ayant employé très souvent votre Urodonal dans toutes les formes d'urémie, dans ses manifestations plus ou moins graves, chez des individus de tempérament arthritique, j'ai toujours constaté des résultats méprisés que je n'avais jamais pu obtenir avec les autres médicaments antiuriques. Je continuerai avec constance et confiance à l'employer dans tous les cas indiqués.

Dr AVERSA Joseph,
Inspecteur d'hygiène à Palerme (Sicile)

Je vous atteste avec plaisir que j'ai constaté la très grande efficacité de Urodonal sur un malade atteint de goutte arthritique déformante, incurvable. Tous les remèdes jusqu'ici n'avaient apporté aucun soulagement ni amélioration; mais avec l'Urodonal mon client est enthousiasmé des immenses résultats obtenus et moi-même je suis décidé à le préférer à tous les autres remèdes indiqués pour cette maladie.

LAMBERTO PISANI,
Dr à Montebello (Pave)



HORS CONCOURS
SAN-FRANCISCO
1915

Lorsque l'URODONAL approcha de la Terre,
On put voir qu'un Archange entraînait la galère
Sa flamboyante épée et son regard serene
Annonçaient aux mortels accourus sur la rive
Qu'il venait parmi eux pour défendre le « REIN ! »

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. — Le flacon, franco 8 fr., les trois, franco 23 fr. 25.